DE LA CONSERVATION

DES FEMMES,

OUVRAGE UTILE A LA POPULATION;

PAR LE Dr ALPHONSE LEROY,

Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, pour les Accouchemens et la Médecine des Femmes et des Enfans,

Membre de la Société de l'École de Médecine, de celle pratique de Montpellier, de l'Académie Royale des Sciences de Madrid, de la Société d'Instruction Médicale, etc., etc.



A PARIS,

Chez MÈQUIGNON l'aîné, Libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n° 9.

1811.

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage est petit, son objet est grand : s'il fait penser et désirer, mon but sera déjà en partie atteint.

Débarrassé de cet opuscule que les sages-femmes m'ont demandé avec instance, je vais mettre sous presse un Manuel ou *Catéchisme des Mères et des Nourrices;* j'y rends très-intelligibles les principes de la nutrition; je les applique même aux nouveaux nés, et je fais un *Art de cuisine pour les Enfans,* car c'est la première nutrition bien faite qui donne l'assurance et de la vie et de la santé des Enfans; ensuite il faut seconder la croissance. Mon Traité sur les Fièvres Intermittentes, sur la nature et les effets du Kinkina, est également près d'être imprimé; il sera suivi du Manuel des Sages-Femmes. Je travaille à un Traité de la Puberté, de la Grossesse, de l'Accouchement et de ses suites.

Je n'aspire point à laisser après moi une

longue mémoire, mais seulement, avant la fin de ma carrière qui s'avance, à présenter quelques vues, et surtout à développer quelques principes de médecine utiles à l'humanité en général et en particulier aux femmes et aux enfans.

DE LA CONSERVATION DES FEMMES.

Des générations se sont succédées en Europe avant que l'instruction publique fût convenablement organisée. Dans l'enfance des nations européennes, dans les temps de féodalité, l'instruction ne consistait qu'en exercices militaires, la plupart même sauvages et barbares. La civilisation en se perfectionnant dirigea l'instruction vers les arts, et enfin vers les sciences dans lesquelles s'introduisirent d'abord des mots vides de sens; le développement très-lent de la raison a dissipé ce chaos.

Un siècle nouveau commence. Napoléon-le-Grand lui imprime son nom. Appelé pour être le chef de la nation la plus éclairée du globe, il accumule par des hauts faits inouis tous les genres de gloire; il crée un nouvel ordre de choses plus parfait; il veut que l'intelligence humaine s'étende et s'améliore. Pour cet effet, il perfectionne l'instruction publique; par lui l'Université renaît mieux organisée; il imprime aux beaux arts et aux sciences une impulsion

qui accélère leurs progrès, parce qu'il les veut fondés sur les bases inébranlables de l'analyse qui conduit à l'observation et à l'expérience.

Parmi une infinité de choses récemment créées ou perfectionnées, je ne parlerai ici que de la médecine dont toutes les branches, pour être mieux cultivées, sont réunies en un faisceau. La Capitale s'enorgueillit du magnifique édifice consacré à son enseignement ; l'architecture en est d'une beauté majestueuse, digne de celle des temples de la Grèce. En effet, c'est le temple de la nature renfermant les riches produits des connaissances capitales et accessoires de la science de l'homme. A travers une belle colonnade qui fait son entrée, se présente le fronton d'un vaste amphithéâtre ; de tous les points de son enceinte les leçons et démonstrations des professeurs s'entendent et se voient facilement.

Un deuxième amphithéâtre est ouvert à des leçons simultanées ; il en existe encore un troisième dont je parlerai. Des salles spacieuses suppléent pour les examens à ces amphithéâtres ; tout est ouvert au public. Là, pendant dix mois de l'année, les professeurs sont occupés à l'enseignement théorique et pratique de toutes les parties capitales et accessoires de l'art de guérir, ainsi qu'à des examens et réceptions. Tout offre dans cette École l'image d'une activité physique

et intellectuelle, et d'une émulation continue.

Entre les deux amphithéâtres, un vaste laboratoire de chimie et de pharmacie renferme les appareils et les nombreux résultats de cette science. La fortune seule pouvait autrefois acquérir une instruction de ce genre; aujourd'hui, grâce à la bienfaisance du gouvernement, elle est devenue gratuite. Les opérations de chimie et de pharmacie, faites sous les yeux des élèves, ont pour objet le développement des élémens et des principes qui constituent les solides et fluides animaux, la composition des médicamens et leurs vertus principales.

Sur la colonnade de l'entrée est assise une longue galerie, dans laquelle se déploie la machine humaine dégagée de son enveloppe; l'œil et l'intelligence sont à la fois étonnés des merveilles de notre organisation : on en aperçoit tous les détails, et même jusqu'à ceux que leur ténuité ne rend visibles qu'au moyen des instrumens. On conçoit à peine ces résultats de l'humaine dextérité : tout ce que des travaux successifs ont développé pendant une longue suite de siècles, en un instant est manifesté : tous ces ressorts infinis et admirables semblent rappeler la vie qu'ils ont possédée.

Nous n'avons plus à envier à la savante Italie ses pièces anatomiques que les savans et les curieux des pays lointains venaient y admirer.

L'École de la Faculté de Médecine de Paris en possède un plus grand nombre, égales au moins en magnificence et supérieures en exactitude.

En un vaste cabinet voisin les plus rares, les plus terribles infirmités humaines sont modelées en cire. Sous des mains habiles la douleur a pris un corps. Les observations en sont consignées dans des registres comparables aux livres sacrés des anciens.

Une autre enceinte contient tout ce que les trois règnes de la nature fournissent à la médecine.

Un autre renferme tous les instrumens qu'un art savant a inventés pour rendre la douleur ou moins longue ou plus salutaire.

En une autre enfin, la physique (dont l'étude profonde doit précéder celle de la médecine) offre aux yeux tous les moyens de rendre saisissables les élémens invisibles des corps, et d'en démontrer les lois. Une vaste bibliothèque est ouverte également aux professeurs et aux étudians ; elle est riche de tous les meilleurs ouvrages publiés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, tant sur la médecine, la chirurgie, l'anatomie, que sur l'histoire naturelle, et enfin toutes les parties accessoires à ces sciences.

Le gouvernement, pour que rien ne manquât à ce qui pouvait compléter l'enseignement, n'hésita point de réunir à cette école le vaste

couvent des ci-devant Cordeliers, qui est en face : là existe un jardin de botanique et des bâtimens pour un hospice. On y a encore ajouté quatre superbes pavillons bien aérés, servant aux études et aux recherches de cinquante élèves qui, dans un concours public, ont mérité d'y être admis pour y trouver gratuitement leur instruction anatomique et la facilité de s'exercer aux opérations de la chirurgie, et même à des recherches nouvelles. Cinq examens rigoureux et une thèse précèdent l'initiation au doctorat. Tous ces actes sont publics. Trois professeurs réunis interrogent alternativement. Beaucoup d'élèves assistent à ces divers exercices pour s'instruire et par les questions et par les réponses. Les professeurs, dans leur manière d'interroger, cherchent autant à faire ressortir les talens du candidat qu'à concourir à l'instruction de ceux qui les écoutent.

Les élèves sont astreints à composer eux-mêmes une thèse sur un point quelconque de la théorie ou de la pratique de l'art de guérir ou de ses accessoires. La discussion est publique et se fait alternativement par trois et souvent par cinq professeurs. Ainsi passe sous les yeux des maîtres une immense variété de matières qui s'éclaircissent en ces discussions, dans lesquelles, en présence de leurs collègues, les professeurs font preuve par leur argumentation d'une grande variété de

connaissances : car la médecine est l'encyclopédie des sciences.

Enfin, dans les hôpitaux, plusieurs des mêmes professeurs de médecine et de chirurgie sont chargés d'éclairer et de perfectionner la théorie par la pratique. C'est au lit des malades et des blessés qu'ils prescrivent, pronostiquent, opèrent et enseignent aux dépens ou à l'avantage de leur réputation.

La France se glorifie de deux autres établissemens presque semblables à celui-ci dans la capitale au centre de l'empire : l'un se trouve au midi, à Montpellier, le troisième au nord est placé à Strasbourg. Les mêmes lois et principes les régissent tous les trois.

Les hôpitaux pleins d'abus ont été regardés par Montesquieu comme des cloaques, où la vie et les dons d'une bienfaisante humanité venaient s'engloutir. Aujourd'hui, dirigés vers l'instruction, ils sont de respectables refuges dans lesquels l'indigence recouvre la santé qui la rend au travail. Là, de jeunes médecins s'instruisent sous d'habiles maîtres qui rendent raison de leur pratique ; de sorte que les étudians appliqués et studieux, après être reçus, peuvent, formés à la science et à l'art, aller dans le monde en exercer utilement la pratique.

Des tableaux d'entrées et de sorties des malades, ainsi que de la cause et nature des maladies,

donnent aux gouvernemens des résultats très-utiles ; en sorte que par l'instruction publique perfectionnée, le gouvernement a voulu qu'il n'existât plus dans les hôpitaux que l'inévitable mortalité.

D'après ce riche et fidèle tableau de l'enseignement de la médecine et de la chirurgie réunies, que créa le savant Fourcroy, un de ses plus célèbres législateurs, il semble que l'imagination ne peut rien y ajouter. Mais un œil attentif et une profonde réflexion observent que tout ici est accumulé, perfectionné en faveur des hommes. Les femmes semblent avoir été presque oubliées. C'est ce qu'a saisi l'œil perçant de l'immortel Napoléon. Alors sa bienfaisance impériale a créé la Société maternelle. Son auguste épouse l'impératrice Marie-Louise en est la protectrice, et tandis que sa bonté veillera à l'équitable distribution des secours consolateurs, S. M. I. et R. assurera la vie des mères, en ordonnant l'instruction que doivent nécessairement avoir toutes les femmes occupées par état à prêter leurs soins dans l'importante fonction de la maternité : Maternité, qui va réaliser les espérances et assurer le bonheur de l'empire français.

La femme doit être l'objet d'une médecine spéciale, car autre est l'art de guérir les hommes, autre est l'art de guérir les femmes. C'est Hippocrate lui-même qui l'a prononcé. (*Alia est*

muliebrium, alia virilium curatio. Hippocr., de Morbis Mulierum.) Entre les maladies de l'homme et celles de la femme, rien ne se ressemble ; l'organisation des femmes est différente, leurs fonctions sont d'un ordre différent ; chez les femmes ces fonctions sont si longues, si importantes, elles sont si mobiles, si altérables, que la nature conserve rarement chez elles l'équilibre de la santé. Tout en elles se rapporte à leur destination de reproduire ; l'organe de la reproduction est le gouvernail de leur économie. Elles sont malades pour devenir capables de reproduire, malades parce qu'elles ne reproduisent pas, malades quand elles reproduisent, malades pour avoir reproduit, malades à l'époque où l'organe reproduisant s'éteint en elles. Enfin, presque toute leur vie elles sont malades ; et comme l'a encore dit Hippocrate, la femme est toute maladie (*Mulier tota Morbus est.* Hipp., de Morb. Mul.). Ne semble-t-il pas que la femme devrait être plus que l'homme l'objet de la médecine, et surtout, comme le dit Hippocrate, d'une médecine spéciale ; tellement qu'après avoir étudié la médecine de l'homme, la médecine de la femme exigerait une étude nouvelle, toute particulière ?

C'est des femmes exposées à mille infirmités, que les hommes reçoivent le jour et leur tempérament, c'est-à-dire, le radical des infirmités qui

sont le triste apanage du plus grand nombre. Platon, ce penseur si profond, observe dans sa République que les fluxions et toutes les maladies chroniques se multiplient en raison de la civilisation. Aristote, dans son étonnant et presque divin Traité des animaux, observe que c'est par les femelles que commence la dégénérescence des espèces; aussi les Arabes qui font consister leurs richesses dans de nombreux troupeaux, d'après l'observation, ou peut-être d'après un reste de science antique, donnent l'attention la plus particulière à leurs femelles. C'est donc par les femelles que les races se détériorent, et la race humaine est la première à subir cette loi; c'est ce qu'a exprimé avec une éloquente concision, le génie du naturaliste français, Buffon, par cet axiome : *les races féminisent.*

La santé des femmes importe donc plus qu'on ne le pense à l'ordre social, car si vous voulez des hommes sains et robustes, il faut que les femmes soient fortes et saines. C'est ce qu'avaient seuls senti profondément les Spartiates, en faisant de la santé des femmes, un article particulier de leur législation.

L'Orient s'est plus occupé que l'Europe de la santé des femmes. Est-ce parce qu'en faisant vivre les femmes séparées des hommes, on sépara leurs infirmités, et qu'alors on aperçut mieux le nombre et la différence de ces mêmes infirmités?

Aussi dans les divers traités d'Hippocrate arrivés jusqu'à nous, ce qui concerne spécialement les maladies des femmes, constitue une grande partie de cette collection. Cette médecine offre un vaste champ à l'observation et à l'expérience; elle exige, comme le dit encore le père de la médecine, que sans s'arrêter aux symptômes, on remonte aux causes premières, parce que chez la femme les effets des maladies sont éloignés de leurs causes, et que sans la connaissance de ces causes, tout dans ce genre spécial de médecine est danger et obscurité.

Comme, dans mon enseignement de toute la médecine des femmes et même des enfans, mon but a toujours été de faire remonter les élèves vers la connaissance des causes, qu'on me permette d'offrir ici l'aperçu du mode par lequel je les ai attachés à cette recherche des causes; ce n'est ici que l'énoncé succinct de quelques-unes des matières qui ont été et sont encore l'objet de mon enseignement.

Une bonne division et des cadres bien formés, favorisent au maître l'enseignement, et rendent aux élèves l'acquisition et le développement de la science plus faciles. C'est pourquoi je divise l'enseignement de cette médecine en quatre parties: l'une traite de l'économie spéciale des femmes et de son altération, depuis leur conception j'usqu'à leur dernière vieillesse; une autre traite de la

grossesse, de l'accouchement et de ses suites; une autre du mécanisme de l'accouchement; enfin une autre de l'économie des enfans et de l'art de leur conservation.

Il faut, dit Hippocrate, commencer par connaître la nature des femmes et les différences sensibles, insensibles, et de tout genre, qui existent entre ce sexe et le nôtre; s'attacher à connaître les différentes proportions entre les trois grandes cavités, la tête, la poitrine, le bas-ventre; la différence dans la nutrition; la différence dans les sécrétions; la différence générale des solides, des fluides; la différence spéciale de ces mêmes fluides et solides appelés systêmes : tout dans la femme étant profondément et comparativement observé, tout est différent et prouve jusqu'à quel point la femme est un autre être que l'homme. Les résultats de ces différences sont immenses, ce qui démontre la vérité de l'axiome d'Hippocrate (*Refert naturas mulierum cognoscere, alia est virilium, alia muliebrium curatio.* Hip. Morb. Mul.) : *Il importe de connaître la nature des femmes, parce que, autres sont leurs maladies, autres celles des hommes, autre la manière de guérir un sexe, autre la manière de guérir l'autre.*

Après avoir indiqué et démontré ces différences et les effets innombrables qui en résultent au physique, au moral; dans leur santé, dans

leurs maladies, je considère toute les phases de la vie de la femme depuis sa conception jusqu'à son dernier terme; je la suis dans sa naissance; dans son accroissement, dans sa puberté, dans le temps de sa maternité; enfin depuis sa première apparition jusqu'à son apogée, et de-là jusqu'à son dernier périgée, je fais observer qu'à chaque époque de sa vie, les infirmités et maladies prennent un caractère propre à cette époque; j'indique comment chaque systême a son temps, son époque d'action et de repos, de développement et d'extinction; cette manière de suivre la vie de la femme, d'en étudier toute les phases, tout l'ensemble et tous les détails, m'a paru tout à la fois la plus médicale, la plus philosophique, et la plus propre à faire connaître les causes et à rectifier les effets.

A peine les yeux peuvent-ils apercevoir un germe sorti par accident, qu'on peut assurer quel est son sexe; ce qui est contraire à l'opinion d'Aristote, qui croyoit que jusqu'au cinquième mois, le sexe est indistinct : il est distinct à l'instant même de la conception. D'où vient cette différence des sexes? qu'est-ce qui la produit? C'est ce que nos sens ne peuvent encore connaître. Il est certain qu'un principe invisible, un mode de mouvement, est différent dans chaque sexe; un mode d'être, un mouvement différent est excité au sein de la mère; car la gestation d'un sexe est

moins favorable que l'autre à sa mère, et le plus généralement la grossesse des filles décompose davantage la mère. Les soins d'une médecine prévoyante sont donc plus nécessaires en une sorte de grossesse qu'en une autre. Le plus grand nombre des accouchemens pénibles, et ceux dont les suites sont ou fâcheuses ou funestes, ont été souvent l'effet de la reproduction des filles. La grossesse des mâles est plus favorable, dit Hippocrate; *marem quæ concepit minus pallat :* celle qui a conçu un mâle pâlit moins.

Après la naissance, il est plus facile de conduire la fille dans ses premiers développemens; ils sont encore moins orageux à l'époque de sa dentition qui est l'accroissement, de sorte que la médecine des deux sexes, même dans leur enfance, entraîne encore quelque différence, et demande l'une plus de précaution que l'autre. Celle des garçons rencontre des osbtacles qui dérivent de leur plus riche organisation vers les parties supérieures.

Mais si les premiers développemens des filles sont plus faciles, si elles succombent moins dans la première enfance, à huit ou neuf ans commencent des infirmités et des dangers qui n'existent plus pour l'autre sexe.

Alors la nature les prépare à la puberté souvent orageuse, quelquefois funeste, et cette préparation n'est sensible qu'à un observateur atten-

tif et même exercé à ce développement : il est intérieur d'abord, et invisible. La cavité osseuse inférieure commence par s'agrandir alors tellement, qu'en des climats chauds, les autres développemens précoces des parties molles permettent à cette époque la maternité, tant la nature paraît s'être occupée de la reproduction. Le développement des organes intérieurs est plus tardif dans l'autre sexe, et le développement est moins périlleux. L'observation de la structure différente des deux sexes, rend raison de ces différences : l'un a plus que l'autre aux parties supérieures, l'autre plus aux inférieures.

Le phénomène périodique de la puissance reproductrice chez la femme, a semblé jusqu'ici inexplicable; il est cependant facile à expliquer en s'attachant à la structure particulière de cet organe et à la nature du principe qui s'y dirige ; son périodisme étonnant peut également s'expliquer, d'où il en résulte que les moyens de remédier aux désordres trop fréquens dans cette importante sécrétion, ne doivent plus appartenir à un art empirique, mais à une théorie fondée sur l'anatomie et la chimie.

Le développement de l'enfant au sein de la mère, celui de l'enfance, celui de la puberté et toutes les maladies de cette époque, ayant été considérés dans ce sexe, on arrive au temps de la reproduction et à l'étude de la génération :

c'est encore une étude toute particulière. Il faut considérer cette reproduction, ces phénomènes dans les végétaux, dans les animaux, pour en reporter les connaissances dans l'étude spéciale de la femme et de son organisation.

Il est curieux et utile de découvrir les causes de la fécondité et de la stérilité; c'est le moyen d'exciter quelquefois la reproduction, mais c'est encore celui d'améliorer la race humaine au sein de la femme. Les connaissances sur la reproduction sont du plus grand intérêt pour le gouvernement : je n'ai rien négligé pour approfondir cette étude (1).

---

(1) Harvey fut favorisé dans ses travaux sur la génération par le roi d'Angleterre, qui lui abandonna tous les animaux de son parc aux diverses époques de leur gestation, ce qui tourna les yeux des savans, et surtout de ses compatriotes, vers ce genre d'étude dans l'espèce humaine; c'est depuis cette époque que quelques médecins anglais se sont occupés de la théorie et de la pratique des accouchemens et de leurs suites.

En France, Litre, Méry, Duverney s'occupèrent du moyen d'union qui existe entre la mère et l'enfant, au moyen de la masse spongieuse appelée *placenta;* mais aucun de ces médecins ne pratiqua les accouchemens.

Hunter en Angleterre, accoucheur de la reine, après s'être livré à ce genre de recherches, a fait faire de magnifiques dessins de la matrice contenant l'enfant. Il a cherché à pénétrer par quel mécanisme ils sont en rap-

La grossesse, l'accouchementet ses suites font une partie toute spéciale de l'enseignement, dont je trace ici l'aperçu.

Ce sexe, après être arrivé à son apogée, va descendre à son périgée; la maternité cesse, l'organe s'éteint et meurt, pour ainsi dire, au sein

---

port mutuel. Cet ouvrage somptueux a été gravé aux frais du gouvernement.

J'ose croire, sans vanité, que profitant des travaux de Litre, de Méry, de Ruisch, de Hunter, et d'un grand nombre d'autres hommes savans, j'ai fait quelques pas de plus qu'eux.

Je possède quarante dessins faits d'après nature par un des plus habiles dessinateurs, M. Jombert, professeur à l'École de Dessin; j'en ai dirigé comme je le devais l'exécution. Ces dessins offrent le fœtus depuis sa conception jusqu'à l'accouchement; ma pratique et celle d'une foule de sages-femmes, et d'autres rares occasions, m'ont procuré le moyen de faire cette collection.

D'après mes recherches sur les animaux, et sur le volatile le plus prolifique (la poule), un de ces dessins prouve que j'ai levé une partie du voile sous lequel la nature cache le mystère de la génération. Mes autres dessins démontrent les premiers développemens de la matrice, du placenta, de l'enfant, leurs moyens d'union, celui de la nutrition du fœtus et la cause de sa séparation. Toute la belle physiologie de cette intéressante partie, peut être à ce moyen développée et démontrée; mais ma collection, pour être gravée ou moulée, exigerait des dépenses qui surpassent les moyens d'un modeste particulier.

de la femme, au point malheureusement de se décomposer quelquefois.

La femme dans la première moitié de sa vie a été exposée à une foule d'infirmités, et dans l'autre commence une autre foule de maladies chroniques de tout autre genre. Alors dans ce sexe se fait sentir un mouvement inverse; alors commencent d'autres genres de maladies qui sont souvent l'effet des changemens multiples, causés par la reproduction, et par sa suite et par le rétablissement incomplet de l'économie à son état primitif. Alors arrivent des maladies sans nombre : les vapeurs, les obstructions, les hémorragies. Alors se font sentir les effets innombrables de l'altération du lait dans l'économie après les couches; fâcheux effets que les femmes désignent sous le nom de lait répandu ; matière sur laquelle nous n'avons encore aucun bon traité. Alors des fluxions de tout genre. Alors la goutte vague ou articulaire ; enfin le redoutable cancer, qui exige une opération douloureuse, souvent inutile, mais qu'une attentive sagacité sait prévenir : car les maux qu'on ne guérit pas dans l'économie des femmes, la science médicale doit savoir les écarter par la prévoyance. J'ose assurer que, de toutes les femmes qui périssent du plus redoutable des ulcères, il n'en est aucune chez qui la prévoyance n'eût pu s'y opposer.

Enfin la femme, bien dirigée dans toutes les périodes de sa vie, arrive à une vieillesse plus longue que l'homme, et après avoir traversé d'innombrables dangers, appuyée sur la médecine, elle s'éteint sans infirmité et sans douleur.

Telle est la manière générale et spéciale dont m'a paru devoir être considérée l'économie de la femme, et ses altérations spéciales.

Il n'est aucun des objets que je viens d'esquisser rapidement et incomplètement, qui ne pût, et même ne dût être la matière d'un ample traité. On peut donc entrevoir ce que j'avais intention de prouver, c'est que la médecine des femmes est une médecine spéciale. Son étude, nécessaire à la population, attache à la recherche des causes, et satisfait l'avide et utile curiosité du médecin philosophe; c'est ce dont je vais convaincre entièrement, je l'espère, en exposant rapidement encore quelques principes de la science médicale sur la grossesse, sur les causes de l'accouchement, sur ses suites, sur la sécrétion du lait, et enfin, les principes mécaniques sur lesquels est fondée l'étude du mécanisme de l'accouchement.

La grossesse change tous les principes constituans, et jusqu'à tous les élémens de la femme, déjà si différens de ceux de l'homme. Ces changemens doivent être considérés dans leur détail et dans leur ensemble. La femme est essentiel-

lement différente de l'homme, mais par l'état de grossesse elle devient différente d'elle-même, ce que prouve la chimie même.

Le temps de la gestation est pour la femme un temps d'infirmités.

La grossesse établit une foule de modifications dans les fluides et les solides, et ces modifications sont différentes dans la grossesse des mâles, et différentes en celle des femelles. Enfin avec la grossesse commencent des désordres dont les effets, après l'accouchement ou dans la suite, deviennent plus ou moins redoutables. C'est dans la partie la plus faible que s'établit un désordre qui, l'affoiblissant encore, rompt quelquefois l'équilibre de la santé pour le reste de la vie.

Le germe par la fécondation reçoit un double mouvement d'exhalation et d'absorption, qui constitue la vie. Ce germe est dans le principe une portion nerveuse de la femme, et qui n'en devient distincte que peu à peu par ce double mouvement établi par la fécondation.

Le mécanisme de la nutrition et du développement de ce germe devenu embryon, puis fœtus, puis enfant, est encore un objet d'étude très-abstraite, mais très-importante et peu développée.

Aux diverses époques de la grossesse, les progrès de l'organisation qui se fait, et dans la mère et

dans l'enfant, donnent divers résultats qu'il importe beaucoup de connaître, parce que c'est pendant la gestation qu'on peut améliorer l'espèce humaine, c'est-à-dire, et la mère et l'enfant renfermé en son sein. C'est dans la première origine de l'enfant, dans ses premiers développemens; c'est avant qu'il se sépare pour vivre par lui-même, qu'on peut, au moyen de sa mère, l'influencer heureusement. L'expérience m'a paru confirmer qu'en améliorant l'état de la mère, on peut améliorer l'enfant et même développer plus de cerveau, organe de vie et d'entendement. (*Voyez, à ce sujet, une note à la fin de cet ouvrage.*)

Enfin, la séparation arrive après une sorte de maturité de part et d'autre accomplie; il faut en connaître le mécanisme; mais pour connaître le moyen de séparation, il faut avoir observé et connu les moyens d'union et d'accroissement.

Pour cette séparation, la nature rallie ses forces: on peut à son gré les aider ou les modérer: des obstacles s'opposent quelquefois à leur développement, quelquefois elles sont insuffisantes, car c'est aux dépens d'une partie de la vie, et quelquefois de la totalité, que la reproduction s'opère dans toute la nature. Beaucoup de végétaux et d'animaux périssent après s'être reproduits; mais les êtres conservés, comme la

femme qui devient nécessaire à son enfant, sont au moins affaiblis.

L'accouchement est-il accompli ? la nature qui a en partie décomposé pendant neuf mois chez la femme pour composer l'enfant, a donc besoin de réparer ses forces. Il les faut pour recomposer l'économie et la rétablir à l'état primitif. Pendant neuf mois, tous les solides fluides, la vie même de la femme, ont payé tribut pour vivifier et accroître l'enfant; mais l'économie en partie décomposée peut, après l'accouchement, se décomposer ultérieurement. Alors la putridité humaine la plus effroyable s'établit rapidement, et dissout toute cette machine si fragile.

Tout est-il dans l'ordre le plus parfait? alors après deux jours de repos, l'économie se ranime, mais c'est pour un nouveau travail. Alors elle emploie toute ses puissances, toutes ses ressources pour se recomposer : elle va faire plus encore, elle va créer une sécrétion nouvelle, le lait. Toute la profondeur des moyens qu'elle emploie pour cette sécrétion, ne sont point encore développés en aucun ouvrage. L'enseignement apprend encore seul comment s'effectue cette sécrétion, quels sont ses effets naturels et ceux de ses désordres; objet dont le développement est du plus grand intérêt.

Mais après tant de décompositions, de recom-

positions, combien rarement tout rentre dans un équilibre parfait! de combien de maladies toutes ces opérations variées de la nature deviennent le principe! Qu'il est rare que toutes ces fonctions multiples soient parfaitement accomplies et rétablies! combien donc il existe de sources de maladies aiguës et chroniques propres à ce sexe, indépendamment de celles qui lui sont communes avec l'autre! Tel est encore l'aperçu de cette partie de la médecine des femmes, qui considère la grossesse, l'accouchement, ses causes, ses effets et ses suites.

Venons au mécanisme pur de l'accouchement.

La partie de la science et de l'art des accouchemens qui traite du mécanisme, de l'opération, soit de la nature, soit de l'art, doit être séparée, parce qu'il ne faut pas que des idées de dimensions de positions, soient confondues avec d'autres objets. Une démonstration mathématique qui aurait pour but un objet bien important, ne pourrait l'atteindre si on interrompait la chaîne des idées propres à faire saisir et cette démonstration et son but; mais ça a été, et c'est encore aujourd'hui le défaut des livres modernes d'accouchemens.

Ce n'est que tout récemment que nous possédons tous les principes propres à faire le système et l'art mécanique des accouchemens. Avant ce

temps tout moderne, les connaissances isolées n'avaient point cet ensemble nécessaire pour une démonstration et pour une bonne théorie ; ce qui rendait l'empirisme barbare, et l'art d'opérer ou de diriger la nature vague et empirique. Un livre contenait un bon principe et beaucoup de mauvais ; un autre livre de même : l'art était donc empirique.

L'accouchement est le passage d'un corps solide, la tête de l'enfant, à travers l'ouverture solide du bassin. Si la tête était une sphère et l'ouverture un cercle, rien ne serait plus facile à déterminer géométriquement que ce passage ; mais et le bassin et la tête offrent des formes elliptiques, qui se croisent et doivent être entr'elles en rapport, de dimension, de proportion, de position ; sans quoi le passage ne peut s'accomplir. Dans l'espèce humaine les formes de l'ouverture solide, le bassin, et celles du solide qui doit passer, la tête, sont plus nombreuses que chez les autres animaux ; c'est l'effet chez la femme et chez son enfant d'une organisation plus parfaite : chez l'enfant, de celle de la tête, chez la femme, de celle du bassin destiné dans l'espèce humaine à la station verticale ; station de laquelle résultent des formes plus compliquées. Voilà ce qui, dans l'espèce humaine, rend l'accouchement plus difficile, plus compliqué, et souvent plus laborieux que dans les animaux.

Mais aujourd'hui ces formes bien déterminées de part et d'autre, leurs rapports et leurs dimensions nécessaires étant bien connus, ainsi que leurs positions nécessaires, cet art jusqu'ici inintelligible, peut être aujourd'hui démontré aux yeux, au toucher, à l'intelligence même la plus bornée; et cet art de la nature, ce mécanisme, doit être aussi parfaitement connu de la sage-femme des campagnes, que de l'accoucheur le plus éclairé.

Mais par une pénurie de connaissances médicales, d'autant plus essentielles à développer dans l'art des accoucheurs, qu'elles sont plus fréquemment nécessaires; en raison, dis-je, de cette pénurie, les accoucheurs occupés du seul mécanisme, ont multiplié et remultiplié des positions imaginaires; on en a rempli des cours et des livres, ce qui a produit de fastidieuses et obscures répétitions; répétitions et manœuvres idéales, souvent même impossibles et imaginées en écrivant: manœuvres qui ont été présentées comme autant de principes nouveaux; ce qui a embrouillé à l'infini un art très-simple, très-peu étendu, qui doit être à la portée des êtres les plus bornés, mais que la prolixité rendoit pénible à la mémoire, et ses faux principes incompréhensibles à l'intelligence.

Je demande si cette science de la médecine des femmes, dont je n'offre ici qu'un très-faible

aperçu, je demande si dans cette belle et curieuse philosophie, la recherche des causes peut être approfondie sans une consécration spéciale? La seule contemplation des causes rend heureux le philosophe; mais c'est pour lui une volupté quand il en tire des résultats conservateurs de l'humanité.

Si la vie des femmes, dans toutes ses phases, est exposée à tant de dangers, il ne paraîtra point étonnant qu'à l'époque où la nature travaille le plus péniblement et fait les plus étonnans changemens dans leur économie, elles aient succombé en si grand nombre: c'est alors parce que la médecine spéciale qui leur est propre n'a point siégé auprès d'elles, ou pour les secourir dans leurs dangers, ou pour les prévoir.

Le temps de la grossesse est l'époque où commencent des infirmités qui se développeront ultérieurement. Le temps de l'accouchement est celui de la mortalité. Des tables dressées en France et dans tout le nord de l'Europe, démontrent cette triste assertion. Cependant si les femmes étaient convenablement secourues pendant leur grossesse et surtout vers la fin, si lors du travail de leur enfantement, si dans la suite, une médecine prévoyante et secourable leur donnait des soins, on peut assurer que, semblables au roseau, elles ploieraient sous l'orage et se releveraient après. L'époque des couches est celle où les

femmes sont exposées à être le plus dangereusement malades ; mais c'est aussi celle où les secours d'une médecine éclairée sont le plus efficaces. C'est alors que la science et l'art peuvent triompher facilement, parce que le réseau de leur économie est alors plus ouvert et que les élémens qui les constituent sont moins fortement enchaînés, par conséquent peuvent être plus heureusement et plus facilement modifiés.

L'instinct naturel de la pudeur porte la femme à appeler près d'elle une autre femme au moment de son enfantement. Ce n'est que dans les grandes villes et parmi les femmes aisées que les hommes ont été appelés pour cette circonstance.

Sur cent femmes on peut assurer que plus de quatre-vingt-seize demandent les secours d'une autre femme. Qu'on imagine donc les femmes d'une population de plus de quarante millions, demandant les secours de femmes trop peu ou nullement instruites, dans le moment où leur vie court le plus grand danger ! L'état de sage-femme est donc bien important à l'ordre social. Mais on frémira si l'on considère leur ignorance barbare dans les campagnes ; alors on se croira hors de l'état de civilisation, car à cet égard nous sommes dans le même état que les hordes les plus sauvages. La plupart de ces sages-femmes ne savent ni lire ni écrire. Aussi, que de fautes funestes !

Les sages-femmes dont les fonctions importent

tant à la civilisation, n'ont pas encore reçu leur part aux bienfaits de la régénération médicale; elles ne reçoivent aucune instruction pratique. Elles osent aujourd'hui par ma voix implorer cette instruction clinique, qui jamais en France n'a été instituée ni organisée par le gouvernement en leur faveur.

L'état de sage-femme était très-honoré chez les anciens peuples de l'Asie et de l'Afrique. Elles acquirent en Égypte, en Judée, dans la Grèce, la plus haute considération. Elles étaient instruites à leur art par des médecins livrés à l'étude spéciale des maladies des femmes. Les hommes n'étaient appelés pour les accouchemens que dans des cas très-périlleux. Tout homme livré à une partie de l'étude de la nature, s'appelait philosophe, c'est-à-dire amateur de la sagesse, persuadés qu'étaient les anciens, que l'étude en général et surtout celle de la nature n'inspire rien que de sage. Les femmes livrées à la pratique des accouchemens, avaient été instruites par des médecins; ayant par eux participé aux études de la nature, elles étaient placées au rang des philosophes, des sages. Telle est l'origine de leur nom. Elles allèrent un jour jusqu'à exciter la jalousie des médecins d'Athènes : une d'elles, Agnodice, en raison de ses succès, en devint principalement l'objet. Elle fut traduite en jugement : l'aréopage prononça en sa faveur et lui accorda le libre

exercice de la médecine près des femmes.

Pourquoi dans nos temps modernes, lorsque la raison et la civilisation ont fait tant de progrès, cet état est-il si peu honoré? pourquoi dans le renversement des fortunes par la révolution, aucune femme remarquable ne s'est-elle livrée à l'honorable emploi de soulager son sexe dans la fonction importante de la maternité? Il faut en accuser l'ignorance, laquelle à son tour accusera l'insuffisance de l'instruction publique. L'ignorance dans l'état social est avilissante; elle excite le mépris qui doit y être plus redoutable que la haine. L'ignorance convertit en poison ce que la science rendrait salutaire ; l'ignorance a avili un état honorable. Il n'est donc pas étonnant qu'en raison de cette ignorance, les femmes aient la plupart dédaigné de se livrer à cet art, et que celles aisées aient appelé des hommes pour les accoucher.

Mais les hommes eux-mêmes ont-ils été suffisamment instruits? ont-ils eu assez de connaissances médicales appropriées à cette circonstance? L'effrayante mortalité des femmes en couche répond négativement.

En effet, ceux qui se sont immiscés dans cet art, avaient d'un côté peu de connaissances médicales, et de l'autre ils ne possédaient pas le complément des principes mécaniques. Il en est résulté qu'ils ont employé souvent l'opération

sans principes où il fallait l'art médical ; et que d'autres fois ils ont employé un art médical qu'ils ne connoissaient pas lorsqu'ils fallait l'opération. Quant aux sages-femmes, leur ignorance a souvent appelé à leur secours une autre ignorance moins grande, il est vrai, mais quelquefois plus téméraire ; car les instrumens qu'elle a souvent appliqués sans nécessité ou dirigés sans principes, sont devenus funestes, tantôt à la mère, tantôt à l'enfant, et souvent à tous deux. A voir ce qui se pratique si fréquemment de nos jours, dans les accouchemens où les hommes sont appelés, on dirait qu'aujourd'hui la nature ne peut enfanter sans leur art. Chaque jour voit éclore des instrumens nouveaux pour opérer l'accouchement : tandis que chaque jour devrait produire le développement des principes propres à les écarter.

Les accoucheurs par état, ne s'étant pas livrés aux recherches, aux études médicales, aux connaissances des causes premières, leur confiance aux instrumens, l'inaptitude de quelques-uns aux travaux pénibles de l'entendement (qu'ils affectaient même de dédaigner), leur impatience pour suffire à d'autres occupations, leur désir d'opérer, tout enfin leur a fait croire à l'occasion urgente et fréquente d'arracher avec le fer un fruit que le repos, ou des soins médicinaux bien entendus, devaient le plus souvent mûrir et séparer. C'est l'ignorance des sages-

femmes, leur incapacité à juger des secours à donner avant et pendant l'accouchement, qui ont produit cette foule d'applications d'instrumens, lesquelles ont excité une terreur, une admiration qu'on ne donne point à un moyen simple, à une intelligence modeste qui, sans bruit, sans appareil, et par un léger contre-poids, rétablit l'équilibre. Les femmes en cette circonstance ont cru racheter leur vie par la douleur.

Une femme meurt-elle en accouchant ou dans les jours suivans? l'accoucheur est absous parce que le fait est commun et que la science ne se présente pas pour l'accuser ou le justifier.

Mais comment se fait-il que dans la France, la France la plus civilisée, la plus savante des nations, les sages-femmes si nécessaires à l'ordre social aient été si peu instruites?

Quand on veut connaître la source d'un abus, d'un défaut, il faut remonter à la connaissance des temps anciens et de leurs usages, et par degrés arriver aux temps modernes; c'est ce que je vais faire ici. En voyant la source et la cause des maux de ce genre, on sera plus facilement conduit aux moyens d'y remédier.

Dans les premiers siècles de la France, la médecine en grande partie était aux mains des prêtres; les médecins laïques associés à cette milice sacrée, étaient aussi tenus de garder le célibat. A

Paris, les médecins étaient la plupart chanoines de cathédrale, et jusqu'à l'extinction de l'ancienne Faculté, la réception des docteurs de Paris était confirmée par le chancelier du chapitre de la cathédrale; ces médecins des premiers temps n'étant point distraits par des soins de famille et par des besoins auxquels leur emploi sacerdotal suffisait, attiraient à eux les respects et la considération publique qu'on porte à une richesse sacerdotale. Ce ne fut qu'en l'an 1452 que le cardinal d'Estoutville, en introduisant la réforme dans l'université de Paris, permit de se marier à ses membres laïques, car alors l'université n'était composée que de membres du clergé ou de laïques célibataires.

On sent que ces médecins prêtres ou laïques célibataires devaient peu se livrer à la pratique et à l'enseignement des accouchemens.

Par le développement de la civilisation et des lumières, la médecine sortit donc des mains des prêtres qui avaient dédaigné la chirurgie par ce principe théocratique mal entendu : *l'église a horreur du sang ;* c'est pourquoi elle punissait les incrédules par le feu.

Dès-lors les chirurgiens et leurs opérations acquirent avec raison plus de considération. Les médecins conservant toujours quelques traces de leur origine théocratique, dédaignèrent l'étude et la pratique des accouchemens; bien différens

en cela de quelques médecins dans la Grèce. Quelques-uns néanmoins s'adonnèrent spécialement aux maladies des femmes, mais ces mêmes médecins négligèrent les accouchemens.

L'ignorance barbare des sages-femmes autorisa la chirurgie à revendiquer la pratique des accouchemens : quelques connaissances dans l'art de guérir, l'habitude d'employer les instrumens, éclipsèrent encore les sages-femmes. Les chirurgiens s'emparèrent de l'enseignement des accouchemens, en firent à Paris quelques leçons, et autorisèrent les sages-femmes à les exercer. Mais dans les campagnes, l'obscurité la plus profonde et l'ignorance la plus barbare dévastaient et dévastent encore l'espèce humaine : quelques médecins néanmoins instruisaient de temps à autre une sage-femme, dont les talens alors devenaient précieux. Le célèbre anatomiste Dulaurent, docteur de l'illustre Faculté de Médecine de Paris, s'occupa très-attentivement de l'instruction de Louise Bourgeois ; flatté de trouver en cette femme l'aptitude à la science, il lui démontra l'anatomie dont elle avait besoin, et la dirigea dans l'acquisition des connaissances qui lui étaient nécessaires en son art, ce qui rendit cette femme digne d'être honorée de la confiance de la reine Marie-de-Médicis, femme de Henri IV. Elle aida cette auguste reine à mettre au monde les princes et princesses dont elle devint mère.

Elle fit un ouvrage dans lequel on lit encore avec un vif et tendre intérêt ce qui se passa à l'accouchement du Dauphin et des autres princes.

A Cambrai, les riches émolumens d'un canonicat étaient réservés et donnés à une sage-femme, qui, ayant été enseignée et formée par des médecins habiles, était ensuite examinée par des docteurs de la Faculté de Médecine de Paris. Après deux examens auxquels pouvaient assister tous les docteurs, elle était nommée à cette place et mise en possession des revenus d'un canonicat.

On trouve ainsi dans la Belgique une foule de sages institutions qui prouvent à quel degré de civilisation étaient arrivées les villes de cette belle contrée, que les Anglais ont nommée l'*Inde Européenne*, riche d'une grande population, d'un commerce immense, de manufactures nombreuses, et administrée par un gouvernement paternel.

Deux fois l'illustre et vénérable Fénélon désigna à la Faculté de Médecine de Paris la femme qui, par ses mœurs, son intelligence et son humanité, lui parut la plus digne de cet honorable et lucratif emploi. Quelle est la femme d'une éducation très-distinguée, qui pourrait dédaigner l'exercice d'un art savant, précieux à l'humanité, dans lequel elle aurait mérité et recueilli les honorables suffrages de la première

Faculté de Médecine et de l'immortel Fénélon?

Plus la civilisation s'est avancée en France, plus les hommes se sont immiscés auprès des femmes pour les accoucher, plus ils ont écarté les sages-femmes même instruites, et moins alors on a donné aux sages-femmes d'éducation médicale, moins enfin on a senti leur importance et l'influence funeste sur la population de leur défaut d'enseignement.

Le docteur Hecquet, praticien célèbre de la Faculté de Médecine de Paris, chercha à combattre ces innovations; mais ne s'étant pas attaché à prouver, comme il l'aurait dû, la nécessité de l'instruction des sages-femmes, et les moyens de parvenir à leur donner celle qui leur convient, étranger totalement à l'art, il publia un petit opuscule intitulé: *de l'Indécence aux Hommes d'accoucher les Femmes;* cet ouvrage religieux sembla sortir de la cellule d'un scrupuleux cénobite, plutôt que du cabinet d'un médecin habile.

Mais Astruc, docteur, régent de la même Faculté, d'un génie plus vaste, conçut mieux le bien à faire en ce genre. Ayant été promu à une des Chaires du Collége Royal, fondée par François Ier, pour le progrès tant des sciences que de la littérature que ce roi chérissait et favorisait; Astruc, nommé à la Chaire de Médecine, et libre d'après la fondation de choisir la ma-

tière qui lui conviendrait le mieux d'enseigner, crut ne pouvoir mieux satisfaire à son emploi, que d'enseigner la médecine des femmes, et les accouchemens dont l'étude lui parut, à grand tort, négligée des médecins. Il publia en six volumes tout ce qu'il avait pu receuillir de connaissances sur les accouchemens et les maladies des femmes ; mais n'ayant pas pratiqué les accouchemens, sans doute parce qu'aucun médecin en France ne les avait encore exercés, il ne put y porter la certitude mathématique, dont néanmoins il avait pressenti la nécessité en voulant, le compas en main, réduire l'art à un problême géométrique. Astruc vit avec peine que par un reste de préjugé sacerdotal, on ne donnait dans la Faculté de Médecine aucun enseignement aux sages-femmes ; il fonda dans la Faculté de Médecine de Paris, à ses dépens, une Chaire pour leur instruction annuelle.

Cette bienfaisance a été un germe, dont le développement peut aujourd'hui produire les fruits les plus salutaires.

Cet enseignement des sages-femmes dans la Faculté à dirigé dès-lors quelques médecins vers l'étude des maladies des femmes, et enfin vers l'étude et la pratique des accouchemens.

Le docteur Antoine Petit, dont les grands talens ont si bien répondu à l'illustration de la

Faculté de Médecine de Paris, a fait pendant long-temps ces cours aux sages-femmes. Ce médecin célèbre ayant senti vivement l'inconvenance et les résultats de la division et séparation de l'art de guérir, voulut, en sa propre personne, prouver l'avantage de son unité : le premier en France, il entreprit de parcourir la vaste et pénible carrière de l'enseignement de toutes ses parties. Anatomie, chirurgie, opérations, pathologie, thérapeutique, matière médicale, il enseigna tout : le premier il franchit les bornes du préjugé ridicule qui s'opposait à ce qu'un médecin de la Faculté de Paris se livrât à l'art des accouchemens. Le premier il pratiqua les accouchemens, et les enseigna à ses élèves, ainsi que les maladies des femmes et des enfans.

En Angleterre, les médecins ont beaucoup moins dédaigné qu'en France l'étude, la pratique et l'enseignement des accouchemens.

Smelie, docteur médecin en Angleterre, livré à la pratique de cet art, vint en France pour se former à la théorie ; mais de retour, il sentit l'insuffisance de ce qu'il avait recueilli, et la nécessité de faire lui-même une théorie d'après l'observation. Il s'attacha à cette idée d'Astruc, qui désirait que l'art fût réduit à un problême géométrique, résultat de dimensions

connues et de positions ; il suivit cette route, et trouva les principes simples d'après lesquels on peut démontrer le mécanisme des divers accouchemens, et l'art de les diriger ou terminer. Antoine Petit eut le bon jugement de suivre les principes de Smelie, et de ne pas les compliquer et entraver d'inutilités.

Le docteur Goubelly a fait pendant plusieurs années cet enseignement dans la Faculté aux sages-femmes ; il fit ce même genre d'enseignement chez lui à des élèves. Il y joignit celui des démonstrations de toute l'anatomie ; il donna une clinique d'accouchemens que j'ai également donnée, mais en tâchant de mieux l'organiser. Goubelly a publié un assez bon ouvrage sur les maladies de la grossesse et de ses suites. Sa faible santé, l'altération de son organisation, le rendirent bientôt victime de ses travaux. Quoique ce médecin n'ait pas écrit sur les accouchemens, il les pratiqua ; le premier il a indiqué l'art de s'assurer sans instrumens, de l'ouveture, de l'étendue d'un bassin mal conformé au point de ne se pas tromper d'une ligne, ce qui est capital en cette circonstance, ce qui a établi une certitude toute nouvelle en cet art. Mais considérons comment l'art des accouchemens était exercé en France dans quelques grands hôpitaux. Là, les sages-femmes ont toujours présidé comme elles y président

encore ; mais en même temps on a institué dans l'hospice un chirurgien-accoucheur, parce que le mécanisme de l'accouchement étant autrefois inconnu, et les instrumens qu'on employait alors étant destinés à sauver la mère au péril de l'enfant (tel était celui de Mauriceau qui fut accoucheur à l'Hôtel-Dieu, instrument que je m'abstiens même de nommer), on sent combien les sages-femmes devaient avoir horreur d'un pareil instrument, et combien elles étaient peu propres à l'employer. On doit sentir que ces instrumens sacrificateurs étaient alors plus rarement mis en usage, que le moderne instrument appelé *forceps*, qui au moins conserve quelquefois l'enfant. Ainsi dans les hôpitaux où il y avait une salle pour les femmes en couche, les accoucheurs n'étaient requis que lorsque l'art des sages-femmes était insuffisant. Alors les sages-femmes étaient appelées auprès de presque toutes les femmes : elles avaient même, comme on la vu, l'honneur d'assister dans leurs travaux d'enfantement les épouses de nos rois ; mais l'art des accouchemens et la science médicale de cette partie si intéressante des maladies des femmes, n'en était pas moins dans son enfance. Un événement particulier opéra une révolution dans ces usages.

Louis XIV appela Clément, maître en chirurgie, et l'honora de sa confiance, en le char-

geant d'accoucher secrètement une dame de sa cour à laquelle il prenait un vif intérêt. Ce mystère réitéré alors n'en fut plus un. Clément ensuite fut envoyé en Espagne pour y donner à la reine le même secours. Dès-lors toutes les femmes distinguées appelèrent des hommes pour les accoucher : alors appeler une femme fut pour elles hors de mode et d'usage. Sous le règne de Louis XV, Levret, maître en chirurgie, fut nommé accoucheur de la Dauphine. Être appelé à la cour, établit avec raison la présomption d'un talent éminent. Dans la suite Pean, autre maître en chirurgie, fut appelé à la cour de Naples. Par ces diverses nominations, et par d'autres causes ci-dessus déduites, les sages-femmes ont reçu un grand échec, dont elles ne pourront se relever qu'après un enseignement très-étendu, et avec la volonté ferme et bien dirigée du gouvernement.

Levret enseigna chez lui l'art d'accoucher; il faisait ses démonstrations sur un fantôme avec un enfant mannequin; il publia des livres; mais n'ayant pas une juste idée du mécanisme de l'accouchement, la tête remplie des ouvrages de Mauriceau, il se reporta sur des instrumens; mais il voulut que, moins funestes que ceux de Mauriceau, ils pussent conserver l'enfant vivant. Au moins quelquefois son zèle y est parvenu; et à cet égard on lui doit une grande reconnais-

sancé. Il inventa d'abord un tire-tête qu'il fut forcé d'abandonner, puis un forceps dont il se servit sans les vrais principes nécessaires, conséquemment souvent sans succès, et malheureusement quelquefois. Des accessoires remplissaient son cours, et ses ouvrages n'ont point éclairé le mécanisme de cettte opération de la nature. Trente-deux observations qu'il publia sont trente-deux fautes; ce que j'ai démontré (*voyez mon livre intitulé :* Histoire de la Pratique des Accouchemens. *A Paris, chez Lecler,* 1774). C'est ce que les connaissances modernes du mécanisme de l'accouchement font apercevoir facilement; néanmoins on lui doit beaucoup de reconnaissance pour un instrument qui peut être conservateur, et pour les efforts qu'il a faits. Il aimait son art; il cherchait le vrai, c'est ce que prouvent la candeur et le détail qu'il a mis dans ses observations. Son forceps, tout énorme qu'il est, a été souvent salutaire aux enfans, tandis que l'instrument de Mauriceau leur était funeste; mais pour lui l'art, sous le rapport des positions et dimensions, n'existait pas encore. Levret employait presque toujours inutilement, et souvent malheureusement son forceps, tandis que Smelie, sur six cents observations qu'il a publiées, n'a pas employé le sien dix fois, et six fois il eût pu s'en abstenir. D'ailleurs, le forceps de Smelie est un

bijou à côté de celui de Levret; ainsi, pas à pas, la connaissance du mécanisme de l'accouchement et les instrumens ont avancé vers une perfection désirable, laquelle peut aujourd'hui devenir complète, mais qui sera insuffisante tant que la partie médicale la plus usuelle n'aura pas fait également des progrès.

Le corps de la chirurgie ayant formé une académie dont les travaux ont acquis la plus grande, la plus juste célébrité, chacun, à l'envi, s'est empressé d'y porter des instrumens pour perfectionner des opérations où postulaient les suffrages de ce corps respectable par des perfectionnemens d'instrumens, mais pas assez par ceux de la médecine, laquelle donne souvent les moyens d'écarter leur emploi. On ne se présentait souvent à cette académie que les armes à la main : on sent que ce genre d'institution académique était encore peu propre à développer la partie médicale des accouchemens, à redonner aux sages-femmes un art auquel elles ont naturellement des droits; la réunion de toutes les parties de l'art de guérir remédiera sans doute aux imperfections.

Un autre maître en chirurgie, Péan, enseigna l'art et n'écrivit pas; un très-grand nombre de chirurgiens se rendaient à ses leçons. Sa pratique très-multipliée, et l'enseignement pratique de l'accouchement, dans son amphithéâtre, lui ac-

quirent de la renommée : il emprunta de Petit ce qu'il enseigna sur le mécanisme de l'accouchement, mais il enchaîna mal les préceptes, les rendit confus, les chargea de détails obscurs, inutiles ; par des manœuvres innombrables il occupait plus les mains que l'esprit; les profondeurs de la médecine de ce genre lui manquaient; tel était alors le grand inconvénient de la séparation en deux corps de l'art de guérir.

Enfin, Soleyres, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, vint à Paris à dessein d'y pratiquer les accouchemens. Il crut pour obtenir plus d'éclat en ce genre, devoir s'incorporer à la chirurgie. Dans des leçons particulières, il développa mieux qu'on ne l'avoit fait avant lui, les principes de Smelie; mais plein d'idées de nozologie puisées dans les ouvrages volumineux de Sauvages, à Montpellier, il établit dans les accouchemens, des classes, des ordres, des genres, des espèces, des variétés. Ces cases étaient remplies chacune de préceptes particuliers. Une thèse qu'il composa pour sa réception, prouve qu'il entendait le mécanisme de l'accouchement; mais seulement il le considérait chirurgicalement et à travers un prisme illusoire; il paraissait loin de sentir et connaître la grande nécessité des connaissances médicales. Une mort anticipée le frappa. S'il eût vécu, il avait une

intelligence propre à reconnaître son défaut et à s'en corriger.

Baudeloque, maître en chirurgie, son élève et répétiteur de ses leçons, enseigna sur le même plan avec ses cahiers; et loin de simplifier il crut développer l'art en ajoutant à cette immense cathégorie. Mais c'étaient des principes peu nombreux qu'il fallait développer. Néanmoins au milieu de ces inutiles et fastidieux détails, l'art sous le rapport mécanique faisait quelques progrès; mais la partie médicale n'avançait pas et l'opération avec les instrumens devenait trop fréquente: car Baudeloque a peut-être manié, mieux qu'on ne le faisait avant lui, cet instrument volumineux; mais cette adresse serait peut-être à lui reprocher; comme Pean et Soleyres il faisait beaucoup jouer des mains en un mannequin, et ce jeu écartait la médecine et faisait une foule d'accoucheurs trop ignorans de cette partie essentielle. Tous les nombreux élèves se jetant dans ces manœuvres, et j'oserais dire dans ce mannequinage, les enseigneurs de cette partie mécanique, obscurcie, enfouie dans des détails, se sont multipliés au détriment de la médecine, et complétement au désavantage et à la presque disparition des sages-femmes. Enfin, au lieu que cet art qui a aujourd'hui des principes, se simplifiât et s'éclairât, il semblait être ce qu'il y a de plus difficile à comprendre et à communiquer à des

femmes. D'ailleurs comment ont-elles pu recevoir l'enseignement? il leur convenait peu d'aller dans des amphithéâtres, se mêler à de jeunes chirurgiens dont la plupart sont encore peu formés à l'usage du monde. Il leur convenait peu de toucher, de voir accoucher en présence des élèves; cependant le besoin et le désir de l'instruction en a donné le courage à plusieurs; c'est ce qui a formé à Paris plus qu'ailleurs des sages-femmes instruites; parce que c'est la seule ville de l'empire où l'on fasse cette sorte d'enseignement particulier.

L'éloquence, la clarté, la philosophie et tous les charmes de l'enseignement du docteur Antoine Petit, m'électrisèrent. J'eus le dessein d'enseigner comme lui toutes les parties de l'art de guérir; toutes je les étudiai avec ardeur. L'amour de l'étude a besoin, pour ne pas languir, d'être soutenu par la nécessité; l'entreprise de l'enseignement établit cette nécessité, laquelle à son tour entretient l'ardeur de l'étude. Pour beaucoup apprendre et bien savoir, il faut beaucoup étudier, mais en même temps quand on le peut bien enseigner. J'enseignai donc, d'abord plusieurs branches de la médecine, et surtout celles de physique expérimentale, l'électricité, puis la chimie médicale, la matière médicale, la physiologie, puis par les écoles de la Faculté, je fus chargé de l'enseignement de la

chirurgie, etc. Mais sentant l'impossibilité de tout approfondir, ayant reconnu combien une étude spéciale de la médecine des femmes étoit négligée, je m'y livrai tout entier, résolu d'y rapporter comme à un point central, toutes mes connaissances acquises et toutes celles que je pourrais acquérir pendant toute ma vie.

Le génie éloquent de Buffon, la fondation de l'école vétérinaire d'Alfort, l'intérêt des possesseurs de haras, des commerçans de troupeaux, des encouragemens; l'émulation, les passions encore mises en action, des courses de chars, de chevaux, tournèrent les esprits vers des recherches, des pratiques, des observations sur la génération, sur la gestation, sur l'éducation, et sur la conservation des animaux. Toutes les nouvelles entreprises de ce genre, de tous côtés, eurent de nouveaux succès; on éleva encore presque tous les animaux, on perfectionna leur race, mais celle de l'homme continua d'être négligée. Le seul Frédéric II, ce roi philosophe, conçut le premier, et tenta d'exécuter le projet de perfectionner au physique, et même au moral, la race humaine; il fit commencer quelques essais de ce genre, mais Frédéric II fut mal dirigé dans l'exécution de cette haute et noble pensée. (*Voyez ma dernière note.*)

Revenons à l'art des accouchemens.

Dans mon plan spécial d'étude et d'enseigne-

ment de la médecine des femmes, devait entrer nécessairement l'étude du mécanisme par lequel l'enfant sort de son enveloppe et traverse une cavité osseuse pour arriver au monde ; c'est une opération de la nature si attendrissante, si étonnante, que, de toute l'étendue de la médecine des femmes, c'est à ce point seul que s'attachaient de nombreux étudians en chirurgie ; et comme cette fonction exige quelquefois les secours des mains et même des instrumens, cette jeunesse pour laquelle les travaux de l'entendement sont pénibles, quelquefois même impossibles, pour n'y avoir pas été accoutumée au sortir de l'enfance, cette jeunesse, plus avide d'agir que de penser, ne considérait que l'art opératoire et n'aspirait qu'à le placer.

Les médecins, peu nombreux, se livraient trop rarement à l'étude de ce mécanisme, parce que l'exercice et la pratique de l'accouchement n'entraient pas ordinairement dans leur plan. Mais dans celui que je m'étais proposé, il me fallut étudier, voir, observer, pratiquer l'accouchement et enseigner son mécanisme : d'un côté, il fallait détourner les élèves chirurgiens de la fougue imprudente d'opérer sans raison, sans principes ; il fallait les diriger capitalement vers les moyens médicinaux ; de l'autre, il fallait ne pas négliger d'éclairer les médecins sur la partie que le préjugé n'attribuait alors qu'à la chirurgie.

J'étudiai donc le mécanisme de l'accouchement et l'art opératoire; je le cherchai dans les livres: quel fut mon étonnement de ne pas les entendre? eh! comment l'aurais-je pu! ils ne s'étaient pas entendus eux-mêmes. Porté naturellement à rassembler de tous côtés des faits, à enchaîner ceux qui sont en rapport entr'eux, et à en déduire des vérités, des principes, à force de courage et d'attention, je réunis des rayons épars, et je réduisis ce qui était obscur, embrouillé, à un petit nombre de vérités géométriques, de principes clairs, simples, et dont les applications sont devenues d'une fécondité telle qu'il n'est aucune circonstance d'accouchement qui ne trouve en eux sa solution par cette méthode; mon enseignement *du mécanisme* et *de la partie opérante*, fut très-évident, très-facile à comprendre, et surtout très-court, par-là même plus facile à retenir. J'isolai cette partie de toutes les autres; j'organisai à part mon enseignement de la médecine des femmes, qui traite de la grossesse, de l'accouchement et de ses suites. Les cours ordinaires d'accouchemens sont de trois mois; chez moi, un cours de médecine durait une année et plus; aussi ne me restait-il, à la fin, qu'un petit nombre d'élèves fidèles, la plupart jeunes docteurs passionnés pour mon genre d'enseignement, qui portait vers la recherche et le dévoilement des causes, recherches

que le plus grand nombre dédaignait, parce qu'elles nécessitent une étude, une attention profonde. On jugeait mon enseignement sans le connaître, et un grand nombre le jugeaient mal, et me jugeaient mal.

Dans les grandes villes, les préjugés sont vaincus plus facilement qu'ailleurs; quelques chirurgiens enseignant les accouchemens, à Paris, et le docteur Smelie, à Londres, avaient engagé de malheureuses femmes à venir accoucher dans leurs amphithéâtres, ce qui faisait des leçons vivantes et à frais communs; on fournissait à leur plus urgent nécessaire. J'ai imité cet utile exemple, et pour l'instruction des élèves, et pour la mienne propre; je crois en avoir profité le plus. Je fus d'abord, autant qu'il était en moi, le modèle de la politesse, du respect, des égards, de la sensibilité qu'on doit à l'indigence que le besoin force à se prêter à l'instruction : douze, quinze à vingt femmes grosses se rendaient chaque semaine en une salle destinée à les recevoir. J'apprenais aux élèves à reconnaître la grossesse dès son commencement, à en suivre les progrès, à reconnaître les formes, les dimensions du bassin, et surtout à remédier à une foule d'infirmités, afin d'avoir un enfant très-sain, et un accouchement très-heureux.

Je faisais distribuer gratuitement les cordiaux, les remèdes propres à réparer ou fortifier leur

santé et celle de leur enfant ; enfin j'avais soin de les préparer au plus heureux accouchement, et de leur procurer l'enfant le plus viable. Je leur faisais distribuer en argent, plus que le nécessaire pour le pain de la semaine.

Aux premières douleurs d'enfantement, et même deux à trois jours avant, elles venaient recevoir des secours et les moyens de se fortifier. Leur accouchement était une leçon vivante qui confirmait aux élèves mes principes. Je leur apprenais à connaître et à seconder la nature. On transportait chez elles ces femmes après être accouchées ; alors elles recevaient une somme suffisante à leurs besoins pendant huit à dix jours.

Quelque faute dans le régime, une maladie régnante, effet de la saison, venait-elle à compliquer les couches ? des élèves qui visitaient régulièrement la femme, me venaient avertir aussitôt. Moi-même je m'y transportais et donnais à mes dépens ainsi qu'à ceux des élèves, tout ce qu'il fallait de médicamens et d'alimens fluides. Ces femmes étaient-elles relevées? elles venaient encore recevoir quelques secours. On s'assurait de leur rétablissement, ou l'on remédiait à des engorgemens, et l'on prévenait par une foule de moyens appropriés les maladies chroniques de tout genre, qui affligent la plus grande partie des femmes à la suite de leurs couches. La reconnaissance attachait ces

infortunées au lieu où elles avaient reçu tant de bienfaits : aussi y venait-il plus de femmes que nous n'en pouvions soulager convenablement.

Beaucoup de jeunes docteurs ont suivi mes cours dans l'intention d'exercer ou d'enseigner cette partie de la médecine. Des gouvernemens étrangers m'ont recommandé par leurs ambassadeurs, des élèves déjà très-instruits, pour les mettre en tête de l'enseignement de cette médecine et chirurgie des accouchemens, dans des hospices de femmes en couches. J'ai été invité et chargé de former des élèves, pour Naples, Rome et Pétersbourg.

Une sage-femme que son intelligence m'avait fait distinguer, assista pendant deux ans à mes leçons ; je lui fis même de fréquentes répétitions et explications. Elle fut ensuite exercer son art à Naples, où pendant vingt-deux ans elle a mérité toute la confiance qu'on devait à ses talens. Elle a succombé à l'excès de ses veilles, et a laissé à sa fille une grande et honorable fortune dont elle est venue jouir à Paris.

Enfin arriva l'opération de la symphyse. La proposition de cette opération ne fut dans le principe qu'une idée insuffisamment mûrie, que Sigault présenta à l'académie de chirurgie, en sollicitant des expériences. Cette opération qu'avait déjà proposée vaguement le chirurgien Séverin Pineau, sans offrir des résultats, repro-

posée de même encore, dut être et fut négligée, même repoussée. Des réflexions et l'occasion m'amenèrent à une expérience, ensuite à plusieurs, qui m'offrirent un agrandissement inattendu d'ouverture de bassin. Je communiquai à Sigault ma découverte qui rendait alors sa proposition utile aux progrès de l'art et à l'humanité. Nous résolûmes l'opération que désirait vivement une femme grosse, mal conformée, dans le sein de laquelle on avait déjà sacrifié deux enfans. L'opération pratiquée par Sigault, sa modeste confiance en mes connaissances sur l'art de mettre en rapport les formes de la tête avec celles de l'ouverture du bassin, me laissa pratiquer cet accouchement que j'avais médité ; je fis passer avec art l'enfant ; c'était un garçon qui vit encore.

L'humanité entière fixa les yeux sur notre opération. La Faculté de Médecine fit frapper une médaille en notre honneur ; dès-lors le mécanisme de l'accouchement fut encore plus spécialement l'objet de l'attention des accoucheurs que la partie médicale. Des critiques, des débats s'élevèrent. Deux cordes sensibles étoient touchées, l'intérêt et l'amour-propre. L'art en a profité. On a depuis cette découverte mieux recherché et plus exactement connu les vices de conformation du bassin des femmes ; on s'est mieux attaché aux véritables obstacles. L'art mé-

canique s'est simplifié, perfectionné, mais la science médicale n'a pas fait un pas ; on ne s'y est pas attaché suffisamment, et la mortalité a continué ses ravages.

Ce n'est qu'après un long temps que les vérités s'établissent. J'ai conservé par cette opération sept mères et sept enfans. Enfin, après trente-trois ans, j'ai la satisfaction de voir cette opération salutaire, substituée à une constamment funeste, et je la vois pratiquée avec succès par ceux mêmes qui s'y étoient fortement opposés.

Depuis long-temps le gouvernement français était averti et alarmé de l'effrayante mortalité des femmes en couche et des enfans, surtout dans les campagnes. Le gouvernement désirait, comme il le désire vivement encore, d'y remédier ; mais le moyen n'était pas encore trouvé. Une sage-femme peu instruite eut la téméraire présomption de se croire capable de porter la lumière de l'instruction dans les villes et dans les campagnes. Elle demanda et obtint d'enseigner les villes et les campagnes ; elle osa publier un petit ouvrage avec des enluminures ; c'est un tissu d'erreurs grossières. L'intention du gouvernement était paternelle ; mais aussi c'était une inconvenance (sans s'être assuré d'un talent avoué) de confier à une femme sans instruction reconnue, un enseignement qui intéresse de si près la population, et qui exige des

connaissances exactes et profondes, et de médecine et de chirurgie.

L'autorisation du gouvernement parut aux subdélégués un indice de talent. Cette femme fut d'abord reçue des villes comme apportant un évangile salutaire ; mais bientôt le gouvernement et les gouvernés reconnurent leur erreur.

Le gouvernement prescrit des lois aux savans ; mais il ne peut juger de la science qu'après s'être éclairé par les discussions des savans. Il n'aperçut pas son erreur en autorisant un enseignement aussi important à sa population, sans consulter les corps enseignans qui eussent dévoilé l'incapacité de cette femme, et le danger de son enseignement insuffisant et plein d'erreurs.

Enfin, les états-généraux furent convoqués pour remédier, disait-on, à des désordres, hélas! remédiables sans cette explosion. De tous les points de la France furent envoyés des cahiers de doléances. Tous se plaignirent de l'effrayante mortalité, et des femmes en couche et des enfans : tous demandèrent l'instruction des sages-femmes, mais pas un ne proposa un plan et des moyens de satisfaire à l'urgence de cette instruction demandée. C'était à ceux qui sollicitaient à proposer les moyens de satisfaire à ce que le gouvernement désirait leur accorder. Il fallait donc offrir un plan de ce genre d'enseignement:

c'est ce qu'il faut aujourd'hui proposer au gouvernement qui, dans sa sagesse, le fera discuter.

Enfin, la secousse politique de la France arrive : alors disparaissent des institutions consacrées par des siècles ; la nation est agitée dans tous ses élémens constitutifs. Quatorze armées s'organisent ; mais les maux inséparables des camps font sentir la nécessité des secours réunis de la médecine et de la chirurgie. L'ancienne Faculté de Médecine, la Société Royale de Médecine, l'École de Chirurgie et son Académie, tout est dissous ; mais bientôt, afin d'acélérer les progrès de l'art de guérir, et d'en recevoir à la fois les puissans secours, les avantages et les bienfaits, tout est réuni en un seul et même corps enseignant. De tous les départemens sont envoyés à cette école, et aux frais du gouvernement, des élèves choisis pour être formés à toutes les parties de la médecine et de la chirurgie. Cette précieuse pépinière de jeunes hommes intelligens et déjà instruits et disposés à une instruction nouvelle, après avoir recueilli, par l'enseignement, l'instruction la plus étendue, fut disséminée dans les hôpitaux de nos armées, et donna les secours conservateurs auxquels elle avait été formée par les leçons des maîtres habiles, par celles au lit des malades, par des opérations exercées sur des dépouilles humaines ; en sorte que tous les

biens que la réunion de la médecine à la chirurgie pouvait opérer, furent faits rapidement. Si le chirurgien alors a bravé le canon pour secourir nos défenseurs sur le champ de bataille, le médecin n'a pas moins bravé la mort dans les hôpitaux pour conserver plus d'individus.

Dans cette tourmente générale, l'instruction pour la conservation des femmes ne fut pas entièrement oubliée; mais l'enseignement, et surtout la pratique des accouchemens et des maladies des femmes, et de la conservation des enfans nouveaux nés, exigeait une organisation toute particulière. La nécessité de secourir les femmes n'étant pas aussi instante que le besoin aux armées, on ne s'en occupa qu'insuffisamment.

Néanmoins, deux professeurs furent institués pour cette partie. Docteur-Régent de l'ancienne Faculté de Médecine, livré à la pratique et à l'enseignement de toute la médecine des femmes et à la conservation des enfans, je fus nommé pour ce public enseignement. On m'adjoignit M. Bodeloque, de l'académie de chirurgie, livré uniquement à la pratique des accouchemens et distingué dans cette pratique. Je me chargeai de l'enseignement public dans le grand amphithéâtre, et lui se proposa pour instruire les seules sages-femmes dans celui de la succursale de l'École. Tous les ans je démontre le

mécanisme des accouchemens, et les moyens qu'emploie la nature, et les secours que peut donner l'art. J'ai simplifié et éclairé cette partie mécanique au point qu'elle est complètement démontrée en un petit nombre de mes leçons. Le zèle m'a porté à faire cet enseignement pendant cinq mois, et trois fois par semaine. J'enseigne, surtout, la partie médicale de la grossesse, de l'accouchement et de ses suites. Comme l'étendue de la médecine des femmes ne me permet pas un développement complet de toutes ses parties, celles qu'en une année je n'ai pas eu le temps d'enseigner, je les développe en une autre; en sorte que ceux qui m'ont suivi pendant trois ans, peuvent recevoir à peu près un complément d'instruction sur la médecine des femmes et sur l'art de conserver, d'élever les enfans. Mais il manque un enseignement clinique de ce genre, c'est-à-dire, une pratique démontrée.

M. Bodeloque s'étant aperçu combien un enseignement pratique d'accouchemens était bien plus nécessaire pour former des sages-femmes, que des hommes déjà initiés dans plusieurs parties de l'art de guérir, Bodeloque ne pouvant donner dans l'École de la Faculté à ces mêmes femmes qu'une instruction orale, tourna ses vues vers l'hospice de la Maternité, où il était accoucheur. Là il pouvait donner des leçons

de théorie, et en même temps de pratique; mais seulement aux sages-femmes pensionnaires à cet hospice.

Il faut ici nous arrêter pour dire ce qu'était avant la révolution, et ce qu'est aujourd'hui l'hospice des femmes en couches appelé *Maternité*.

Dans le grand hospice de l'Hôtel-Dieu situé sur la rivière, était un local destiné à recevoir les femmes grosses que leur indigence forçait à s'y rendre pour accoucher. L'insalubrité causée par l'humidité de la rivière jointe à celle de l'atmosphère, y causait en certains temps une mortalité épouvantable par la terrible maladie appelée *fièvre puerpérale*. Lorsqu'une humidité froide, ou une chaleur humide, avait régné quelque temps, la maladie faisait ses funestes ravages, elle paraissait même quelquefois contagieuse; en sorte qu'après un état continué de l'atmosphère, on pouvait annoncer son invasion ou sa rémission. Plusieurs fois j'ai vu les médecins de l'hospice invoquer, mais en vain, les lumières de leurs confrères, malheureusement trop peu versés dans cette médecine spéciale. La fièvre puerpérale est une maladie qu'il faut éloigner par une prévoyance pendant la grossesse. Il est rare de pouvoir la détruire après son invasion, surtout dans les hospices, et parmi

les femmes du peuple. Le maire de Paris d'alors m'ayant entendu plusieurs fois désirer le transport de cet hospice en un lieu salubre, l'ordonna au ci-devant couvent de l'Enfant Jésus, au-dessus du Luxembourg à l'entrée de la campagne, lieu haut, au levant de Paris. On appelle aujourd'hui cet hospice *Maternité*.

L'administration recevait à l'Hôtel-Dieu un certain nombre de femmes pour s'y instruire dans l'art des accouchemens; mais le nouveau local étant plus vaste, on admit un plus grand nombre de pensionnaires; elles sont aujourd'hui cent soixante payant à l'administration 600 fr. par année, envoyées le plus grand nombre aux dépens de leurs départemens.

Il n'est pas dans mon plan de rechercher ni de dire si l'organisation intérieure, et si celle de l'instruction répondent à l'humaine et paternelle bienveillance des administrateurs. Ces sortes d'hospices sont quelquefois visités par des personnes illustres qui font annoncer leur visite; mais en général, et sans qu'ici j'aie l'intention de rien particulariser, ne serait-ce pas un grand bien que des hommes puissans rendissent, dans tous les hospices, des visites inattendues? Alors des inspections fréquentes établiraient un ordre permanent que doivent entretenir les agens de second ordre; ce qui ferait des hospices un lieu

propre à un enseignement perfectionné, et un refuge assuré pour l'humanité malade et indigente.

En considérant cet hospice sous le rapport de son enseignement spécial et séparé de l'enseignement public, je demande si on peut bien instruire cent soixante femmes à la fois? et si l'on voulait y parvenir, la présence continue et un enseignement presque continu ne seraient-ils pas nécessaires. Le même genre d'instruction convient-il à des femmes ayant reçu de l'éducation, et à celles qui n'en ayant reçu aucune, dans les campagnes, ne savent même pas lire? car c'est le cas d'un grand nombre; tellement que M. le professeur Dubois qui, depuis le décès de M. Baudeloque, le remplace avec succès, affligé de ce défaut d'instruction préliminaire des sages-femmes, ignoré sans doute des préfets qui ont envoyé et stipendié ces femmes, a proposé, à ses propres dépens, une récompense à celles qui montreraient à lire à ces futures sages-femmes, ce qui honore la générosité du professeur et son zèle pour l'instruction, mais en même temps indique à quels êtres on la donne.

Beaucoup de ces femmes sortent de la maison encore ignorantes, néanmoins elles vont exercer l'art d'une manière d'autant plus funeste, qu'on accourt à elles dans l'opinion qu'elles ont acquis

à la Maternité une instruction suffisante pour au moins ne pas mal faire.

Voilà l'erreur fatale où plonge cette clinique indépendante de la surveillance et de l'organisation de l'Université. La séparation de l'enseignement de cette partie de la médecine est une erreur qui procède, et du besoin de l'enseignement, et du désir qu'ont les premiers agens du gouvernement de le faire conférer. Il est donc essentiel d'indiquer quelques moyens de mieux établir cet enseignement.

M. Bodeloque, en portant ses soins principaux à la Maternité, voulait, avec raison, faire toucher aux yeux, aux doigts, ce que par les oreilles il tâchait de faire passer dans l'intelligence ; mais cette instruction particulière et séparée du corps enseignant, et qui, chaque jour, s'en sépare, sans une organisation suffisante, est bien loin de compléter l'instruction publique de ce genre. De jour en jour, au contraire, elle l'étoufferait, et bientôt l'anéantirait si l'on n'y remédiait pas. Mais déjà l'on peut démontrer de graves inconvéniens, résultant de ces enseignemens isolés du corps enseignant.

La loi de l'instruction publique est une loi jalouse; elle n'a pas voulu qu'un professeur auquel elle confie un enseignement, en fît un autre stipendié et du même genre, parce qu'elle regarde comme lui étant dérobé, tout ce qui,

porté ailleurs, n'est pas dirigé vers elle et vers sa célébrité.

En s'occupant de la clinique de la Maternité, M. Bodeloque songeait moins à celle qui devait être dépendante de l'instruction publique, et conséquemment dépendante, et de l'Université, et des écoles de la Faculté. Cette instruction clinique entre nécessairement dans le plan de la Faculté : même elle a plusieurs fois arrêté de la demander au Ministre. Cette instruction clinique est nécessaire, non seulement sur le mécanisme des accouchemens, mais bien plus encore sur la partie médicale des accouchemens, et sur l'entière médecine des femmes. Enfin, cette clinique est nécessaire pour le complément de l'enseignement médical, lequel est établi sous la surveillance de l'instruction publique.

L'établissement de la clinique, à la Maternité, est précieux, sans doute, mais ce n'est et ne doit être qu'un pensionnat; car l'administration fait choix de son médecin, de son accoucheur, de sa sage-femme, et le Ministre donne sa sanction. Voilà un enseignement soustrait à l'unité du corps enseignant. Rien en cette partie qui doit tenir au tout, rien ici, n'est soumis aux lois du corps enseignant. Ce pensionnat a ses réglemens propres; il échappe aux inspecteurs d'études, à Paris; et dans les départemens, il n'est pas sous la surveillance, sous les lois de l'Uni-

versité, qui doit surveiller l'enseignement de tout l'art de guérir. Mais n'est-il pas singulier que d'un autre côté la Maternité, par cet enseignement particulier, se rattache à l'enseignement public, puisque les préfets y envoient, aux dépens des deniers publics, des élèves, ainsi qu'aux autres hôpitaux des grandes villes où il y a des salles de femmes en couche? C'est-là qu'ils nomment des professeurs, les stipendient avec l'agrément du Ministre de l'intérieur; emploi de deniers qu'ils ne feraient pas pour envoyer et faire instruire en un autre genre, des élèves, en des pensions particulières, tant fussent-elles renommées.

Mais c'est le besoin, vivement senti de l'instruction, qui a conduit à l'erreur de séparer de l'administration de l'enseignement une branche qu'il serait funeste d'arracher au corps enseignant. La bienveillance paternelle du gouvernement a toujours rectifié et rectifiera les erreurs qui lui seront démontrées.

C'est au corps enseignant à conserver les lois qui lui ont été données. Ces lois, qui ont établi l'unité, sont nécessaires à la conservation et au progrès des sciences. Or, si tout enseignement se doit rallier à l'ordre général, leurs excellences le Ministre de l'intérieur et le grand Maître, qui président à l'instruction publique, ne laisseront pas dangereusement s'organiser un en-

seignement dont l'unité, la pureté importent tant au maintien de la population.

La Maternité n'est, ni ne peut être cet enseignement clinique de la médecine des femmes, tant désiré des villes, des campagnes, des départemens et de la nation entière. Une sage-femme, un accoucheur, un médecin, non résidant à l'hospice, ne peuvent suffire aux besoins de notre vaste Empire : il faut un bien autre genre d'organisation que celui qu'on a établi dans plusieurs départemens. Les intentions les plus paternelles ont eu et auront des inconvéniens par l'isolement de ce genre d'enseignement : il doit, comme les autres, se rattacher à l'ordre général de l'instruction publique, et avoir l'aveu des corps enseignans; sans quoi l'on verra (ce que l'on voit déjà) s'élever des enseignemens erronés et funestes.

M. Bodeloque est mort victime de son zèle pour son état. Les veilles continuelles qu'exigeait la pratique à laquelle il était livré sans réserve, l'avaient affaibli, au point qu'il ne put, il y a deux ans, faire le cours des sages-femmes à l'amphithéâtre particulier de l'école. L'année dernière il ne fit que quelques leçons. J'ai tâché, cette année, de remplir le vide que son décès laissait dans l'enseignement de l'École. J'ai fait le cours des sages-femmes, sans avoir négligé rien de celui très-étendu que je fais sur les

accouchemens, maladies des femmes, et conservation des enfans.

Je me suis attaché capitalement à graver dans les têtes les grands principes de l'art. J'ai écarté, ou au moins bien distingué, leurs accessoires. Les principes doivent faire le capital de l'instruction. Autant que je l'ai pu, j'ai été méthodique, clair, concis : enfin, en m'attachant aux bases, j'ai fait connaître toute l'immensité de ce qui en découle nécessairement. J'ai donné aux mêmes sages-femmes quelques leçons sur ce qu'il y a de plus essentiel à connaître en médecine, pour conduire la grossesse, l'accouchement et ses suites. Je leur ai confié des pratiques de médecine, toujours utiles, jamais nuisibles. Je me suis attaché à leur prouver combien il importe de veiller à la santé des mères pendant la grossesse, et l'influence de cette santé sur leurs enfans.

J'ai eu la satisfaction d'être compris de celles mêmes dont je l'espérais le moins.

Comme mon adjoint n'est point encore nommé à la place qu'a laissée vacante, par sa mort, M. Bodeloque, je me propose, quoique seul, en cette année scolastique 1811, autant que mes forces me le permettront, des soins redoublés pour cet enseignement public des sages-femmes.

Notre École était dans l'usage, à la fin de

chaque année, de faire pour les élèves, sages-femmes inscrites, un examen et un concours, dans lequel celles qui ont suivi l'enseignement que l'École leur confère, peuvent aspirer à un des prix qui sont distribués à sa rentrée, en présence d'une assemblée toujours solennelle ; assemblée publique qu'honorent de leur présence un des premiers chefs du Gouvernement, et toujours ceux de l'instruction publique.

Depuis deux ans, la maladie de M. Bodeloque avait interrompu cette instruction des sages-femmes, et cette distribution des prix; ce dont elles se plaignaient tacitement : elles croyaient même, et bien à tort, que la Faculté négligeait leur instruction, et voulait y suppléer par celle dispendieuse de la pension de la Maternité. A la mort de M. Bodeloque, je me suis empressé de remplir son importante fonction, presque délaissée par sa maladie depuis deux ans. J'ai fait le cours aux sages-femmes; ensuite j'ai proposé à l'École de redonner un prix, selon son usage précédent. L'École, toujours empressée de faire le bien qui est en son pouvoir, arrêta, à l'unanimité, l'examen des concurrentes, un prix et des accessits.

En cette année scolastique de novembre 1810 à novembre 1811, la rentrée a été solennelle et l'assemblée majestueuse, par la présidence de son excellence le Grand-Maître, accompagné de

ses massiers, et de tout le conseil de l'Université; par les professeurs de l'École, en grand costume; par les médecins composant, dans cette même École, la société de médecine; par l'ambassadeur de S. M. l'empereur de Russie, par des savans regnicoles et étrangers, et par plus de quinze cents élèves.

Avant l'organisation de l'Université impériale, cette auguste séance pour l'ouverture des Écoles de la Faculté de médecine et pour la distribution de ses grands prix, était présidée par son Excellence le Ministre de l'intérieur. Le professeur présidant l'assemblée de l'École dans ce semestre, est chargé au nom de la Faculté de prononcer un discours. Cette année ça été notre collègue Leroux, nommé depuis par son Excellence le Grand-Maître, doyen de l'École, en remplacement de feu notre collègue Thouret.

Dans ce discours intéressant, un hommage est rendu à ceux qui ont payé l'inévitable tribut; les travaux scientifiques de leur vie sont représentés à la mémoire. On fait ensuite mention des ouvrages publiés dans l'année par les professeurs, pour les progrès de la science et le développement de l'instruction : on y fait l'énumération des découvertes, des nouveaux travaux des membres de l'École, de ceux de la Société de médecine, et même de ceux des élèves qui ont mérité d'être distingués, ainsi que des dissertations qui ont acquis par leur importance le même

honneur. Enfin c'est un compte rendu des progrès de la science et de ses diverses branches. Ce rassemblement de faits intéresse cet auditoire éclairé et l'humanité.

Des prix ensuite sont distribués par son Excellence, aux élèves qui ont concouru, en anatomie, physiologie, chimie, médecine, chirurgie et opérations ; et pour qu'aucune partie de la science et de l'art ne fût sans récompense, notre collègue M. le baron de Corvisart, premier médecin de S. M. I. et R., a fondé des médailles d'or en faveur des élèves qui se sont le plus distingués à la clinique qu'il a professée à l'hospice de la Charité, et que professe à présent le docteur Leroux.

Après cette séance, son Excellence le Ministre de l'intérieur honorait les professeurs de l'invitation à un banquet en son hôtel.

C'est au milieu de cette auguste assemblée, qu'on a revu, avec joie, briller le groupe des sages-femmes qui avaient reçu l'instruction dans l'École. Elles annonçaient par leur extérieur l'éducation distinguée, et conséquemment l'aptitude à un enseignement élevé.

Le prix a été donné à une jeune sage-femme âgée de vingt-huit ans, très-instruite. Les applaudissemens redoublés de cette imposante assemblée, ont prouvé l'assentiment général à ce prix et à l'instruction des sages-femmes.

D'un autre côté, les examens dans l'école pour les réceptions de quelques-unes de ces sages-femmes, ont encore démontré qu'elles sont capables de recevoir une instruction étendue et même abstraite.

J'ai cru devoir à ces dames de la reconnaissance pour leur attention très-suivie; toutes ont aspiré vivement aux connaissances nécessaires dans leur art.

Je pense donc qu'il faut aider les sages-femmes à reconquérir leur droit à l'instruction, et qu'il faut bien organiser celle de ce genre. Leur ignorance, par défaut d'enseignement, me semble une maladie du corps politique, funeste à sa population. Eh! peut-on penser, sans frémir, que les femmes qui entretiennent cette même population, sont exposées, par défaut d'une instruction pure et bien organisée, difficile il est vrai à organiser, que les femmes, dis-je, sont exposées à mourir dans les douleurs horribles d'un enfantement dans lequel s'égare une nature facile à faire rentrer dans les voies salutaires, soit par des moyens médicinaux, soit par des moyens mécaniques?

J'ose ici, d'après une longue habitude, offrir une simple esquisse qui ne doit paraître que la première jetée d'un plan que l'École consultée rectifiera.

Si un corps pouvait faire un plan, je me serais bien gardé d'en oser proposer un. Mais une as-

semblée réunie juge, rectifie, ajoute, retranche à un plan et ne le dessine pas. Cette assemblée, lorsqu'on le lui demande, le demande à son tour à un de ses membres. L'importance de l'objet exigerait peut-être dans la discussion de celui-ci un procès-verbal des débats, lequel indiquerait le zèle et les lumières du corps qui enseigne la science la plus consolante pour l'humanité, et dans laquelle l'unité est le plus nécessaire.

MOYENS

De donner rapidement dans tout l'Empire l'instruction aux Sages-Femmes.

Des siècles passent avant que des vérités éparses soient réunies en corps de science : de nombreuses années s'écoulent avant que ces mêmes sciences soient communiquées au public par l'enseignement. Depuis long-temps l'instruction des sages-femmes est désirée, mais nul moyen encore n'a été proposé pour la donner rapidement dans tout l'Empire.

Quelques-uns ont été jusqu'à nier le besoin de l'instruction en ce genre, disant qu'il ne faut à la femme qui accouche que le secours d'une obligeante voisine. La futilité de l'objection est prouvée par l'effrayante mortalité des femmes au temps et dans les suites de leurs couches. Est-ce que la nature ne crée pas et n'anéantit pas

sans cesse ? Elle fait et défait, compose et décompose, détruit souvent même en reproduisant. L'ignorance lui impute souvent ses propres méfaits, et s'attribue avec fracas ses bienfaits et les dit son propre ouvrage. La vraie science modeste conserve sans bruit ce que la nature allait détruire ; cette même science perfectionnée fait plus, elle améliore.

Pour donner le genre d'instruction qui nous occupe, que de questions à résoudre ! que d'obstacles à vaincre ! comment instruire une multitude de sages-femmes des campagnes, dont l'intelligence est peu disposée à recevoir une science ? comment leur donner, par qui leur donner l'enseignement, et surtout quelques pratiques de médecine, souvent nécessaires ?

D'après une longue expérience, un long enseignement, voici les vues que je présente au corps enseignant, dont j'ai l'honneur d'être membre. Sa sagesse les développera, les rectifiera, et les Excellences qui président à l'instruction publique et à son unité, les jugeront.

Près de quarante millions d'individus sont organisés dans l'Empire Français ; on en compte plus de 40,000 adonnés à l'art de guérir. Il n'est pas possible que tous soient savans, c'est un beau idéal qui n'existera pas. C'est pourquoi on a organisé des officiers de santé ; des docteurs en médecine, en chirurgie, et des professeurs. Les officiers de santé portent les premiers se-

cours dans les infirmités et les maladies ; les docteurs remédient aux maladies graves, et les professeurs qui doivent posséder toutes les profondeurs et tous les accessoires de la science et de l'art, les développent aux deux autres classes. Il m'a semblé qu'il fallait suivre la même marche pour propager la science de la médecine des femmes, et la science et l'art des accouchemens, et l'art de conserver les enfans. On assimilerait les sages-femmes de campagne aux officiers de santé : je les appelle *sages-femmes de deuxième classe;* les sages-femmes d'une éducation plus soignée, seraient appelées *sages-femmes de première classe,* elles seraient assimilées aux médecins. Les unes et les autres auraient été instruites par des professeurs particuliers dépendans de corps surveillant l'enseignement public.

Dans chaque chef-lieu de département, ou dans chaque grande ville où il existe un hospice de femmes en couche, se rendraient les sages-femmes des campagnes pour y recevoir une instruction peu étendue, mais très-pure. Les cantons se cotiseraient pour leur entretien, ou elles s'y rendraient à leurs frais. Elles assisteraient à deux cours ou de suite ou suivis à des temps différens.

Ces cours seraient faits par des professeurs avoués, dépendans et surveillés du corps de l'instruction publique. — Je vais ci-après indi-

quer le moyen de former en ce genre des professeurs habiles.

Pendant six mois ces sages-femmes de deuxième classe auraient assisté à tous les accouchemens pratiqués en l'hospice. On leur en aurait fait et réitéré la démonstration vivante, indépendamment de celle sur des fantômes. On ne leur apprendrait précisément que ce qui est essentiel à savoir en pratique. Elles ne seraient reçues en l'hospice qu'au nombre de vingt-cinq à trente. Ce seul nombre est capable d'être bien instruit avec la surveillance nécessaire.

La sage-femme qui présiderait à l'hospice étant sage-femme de première classe, comme nous allons l'expliquer, ferait les répétitions du professeur que nous allons également désigner.

On montrerait aux femmes des campagnes les points capitaux d'une anatomie facile à saisir, et peu détaillée.

On ne recevrait que celles qui sauraient lire.

Il serait fait un livre élémentaire d'une extrême concision, lequel ne serait pas de plus de cinquante à soixante pages, dans lequel les vérités, bases de l'art, seraient réduites à leur plus simple expression. Dans un pareil ouvrage, il ne faut que des principes bien liés; c'est ici qu'il faudrait simplifier les idées, prodiguer le sens et compter les paroles.

Ainsi un enseignement sextuple serait donné et par le professeur, et par la sage-femme, et à

leurs yeux, et à leur toucher et à leurs oreilles; enfin il leur serait offert par cet enseignement, ce qui pourrait introduire en leur intelligence des principes simples qu'on parviendrait par tous ces moyens à leur faire bien comprendre.

Comme la nature arrive à ses fins par plusieurs moyens, elle peut opérer l'accouchement de diverses manières, dont les unes lui sont plus faciles que les autres: quelques-unes sont impossibles, soit par une mauvaise position de l'enfant, soit par une structure défectueuse du bassin, soit parce que l'organe qui doit se débarrasser, ou même toute l'économie, manquent des forces suffisantes. Voilà les circonstances capitales qu'il faut leur apprendre à bien distinguer.

Pour elles dans l'accouchement il n'y aurait rien à faire, rien à opérer ; mais ce n'est pas ne rien faire que de savoir observer ce qui s'opère après l'avoir appris. Elles seraient alors suffisamment instruites pour savoir ce que fait la nature, et pour appeler à leur secours ; elles connaîtraient leur insuffisance. On leur enseignerait principalement la partie mécanique de l'art. Cette partie des accouchemens, étant arrivée à une perfection mathématique, elle peut être réduite à un petit nombre de principes, et peut être conçue par l'intelligence la moins développée. Quant à l'art de conduire les femmes pendant la grossesse lors de l'accouchement et à sa suite, l'enseignement leur démontrerait leur

ignorance, et leur donnerait seulement quelques pratiques empiriques d'une hygiène toujours utile et jamais nuisible.

Si dans les départemens on va recevoir et inspecter les officiers de santé, on ne fera pas moins pour ces femmes. D'ailleurs les administrations des préfets exerceraient une seconde surveillance pour l'exécution des réglemens établis pour l'administration de ce genre d'enseignement public.

Passons à l'instruction et enseignement des sages-femmes de première classe.

Ces sages-femmes ayant été beaucoup plus instruites que les premières, seraient assimilées aux médecins.

Dans ce même hospice vingt-cinq autres femmes, d'une éducation distinguée, seraient réunies, ou en un local voisin sous la surveillance d'une femme très-respectable : elles seraient astreintes à une règle, et pendant dix-huit mois elles auraient des leçons, des répétitions, des exercices entre elles, et des conférences.

Un professeur habile, formé comme je vais l'indiquer, leur enseignerait, non seulement la partie mécanique des accouchemens, mais aussi une grande étendue de la partie médicale, ainsi que la physiologie la plus exacte, la pathologie, la thérapeutique. Elles seraient tenues de faire des extraits des leçons, dont on leur aurait dicté les principes ; car on ne recevrait que

celles propes à profiter d'une instruction développée et étendue.

Celles-ci subiraient trois examens publics en présence du professeur, et de deux à trois autres médecins et d'un chirurgien.

Après deux examens, le troisième servirait presque de thèse ; car elles répondraient par écrit à une question tirée au sort, et relative à leur objet.

Il leur serait défendu d'appliquer aucun instrument; mais dirigées par une bonne instruction, elles jugeraient les cas où l'art d'opérer serait absolument nécessaire, et bientôt on verrait que ces circonstances sont plus rares qu'on ne le croit communément.

Dix-huit mois, et même deux ans de travaux, ne seraient pas trop pour former ces sages-femmes peu nombreuses.

Une de ces sages-femmes, de premier ordre, recevrait, en chaque ville, un pécule qui aiderait à ses premiers besoins.

Elles se chargeraient de former les sages-femmes des campagnes, sans que cette instruction préparatoire pût les exempter des cours.

Ces sages-femmes de première classe auraient des prérogatives particulières ; il n'y aurait qu'elles qui pourraient être admises dans les hôpitaux des grandes villes où il y a des hospices de femmes en couche.

Elles auraient foi en justice, droit de rapport.

Seules elles auraient le droit de tableau.

On les aurait également formées aux connaissances nécessaires pour conserver et élever la première enfance, car le premier médecin d'un nouveau né c'est une sage-femme.

D'après cette haute instruction, que je n'ai pas cru devoir ici détailler, bientôt des femmes d'une éducation très-distinguée se livreraient à un état pour elles honorable et lucratif.

On me dira que je veux faire des femmes savantes. Oui assurément, dans la science et l'art des accouchemens. Certes, il ne s'élevera nul homme philosophe capable de critiquer cet emploi. Les femmes, me dira-t-on, sont peu propres à l'étude de la médecine : je crois le contraire. Elles ont un tact, une sensibilité destinée à soulager les infirmités humaines. Quel bien n'a pas produit, et ne produit pas, la Congrégation des dames Hospitalières? N'est-ce pas à des femmes qu'on confie le soin des malades? Est-ce que leur sagacité n'a pas souvent suppléé la science? Pourquoi veut-on que bien enseignées, bien instruites, elles ne soient pas propres à connaître leur propre économie, et à en réparer les désordres? Si les femmes ont excellé dans les arts, dans la poésie, dans la peinture, dans la littérature; si elles ont entendu, expliqué, développé Newton, comment peut-on les croire incapables d'étudier, de connaître ce qui se passe en leur économie, ce qui intéresse

leur sexe, leur personne, leurs enfans et l'humanité ?

Voyons la manière de former des professeurs habiles pour cet enseignement des deux ordres de sages-femmes. Rien à mon gré n'est plus facile; mais auparavant examinons les erreurs commises en ce genre, nous sentirons mieux la nécessité et les moyens de les éviter.

Dans quelques-uns des hôpitaux des villes principales de l'Empire où il existe une salle pour les femmes en couche, le zèle ardent des corps administratifs a provoqué l'enseignement des accouchemens. Un professeur, après avoir obtenu la sanction du Préfet, qui sollicite celle du Ministre de l'intérieur, fait un cours public stipendié des deniers du département.

Cette partie de la médecine des femmes, exige assurément, autant que toutes les autres, l'unité, l'uniformité, la pureté dans la doctrine. Si l'autorité départementale ou administrative confère cette sorte d'enseignement sans les examens des corps enseignans, dépendant eux-mêmes du corps administratif de l'instruction publique, on verra de tous côtés des enseignemens confus mêlés de vérités et d'erreurs; c'est ce qui est arrivé, et j'ose assurer que c'est ce qui arrive aujourd'hui, ce dont on peut donner la preuve.

Si le temps et l'expérience qui améliorent les institutions, ont démontré que c'était une im-

perfection de laisser l'art de guérir, mais surtout son enseignement, divisé en deux parties, quoique l'une et l'autre fussent enseignées par un corps savant; si la loi a voulu ramener tout l'enseignement de l'art de guérir à l'unité, pourquoi, dans une partie très-essentielle de la médecine des femmes, alors même qu'elle commence à se perfectionner, pourquoi, dis-je, établir une division imparfaite et même funeste, quand la loi a senti les inconvéniens d'une division même bien organisée? Le zèle des administrations départementales est louable, mais il ne suffit pas.

Il faut faire une grande différence entre l'aptitude à exercer un art, et l'aptitude à l'enseigner : il est possible, en médecine, de bien juger chaque circonstance et de mal enseigner. Tel pratique heureusement, qui enseignerait mal, parce qu'il ne saurait pas partir d'après des principes et les développer, et en déduire avec harmonie toutes les conséquences. Son enseignement pourrait être plein d'erreurs, parce qu'il serait recueilli dans des livres où les vérités sont confusément entassées avec les erreurs : il agirait bien, et ferait des cahiers et un enseignement pitoyables.

C'est pour écarter ces inconvéniens que la loi a voulu que les Professeurs, avant d'enseigner, fussent assujettis à des examens qui démontrassent aux corps professant une haute

science des aspirans, et une aptitude égale à la pratique et à l'enseignement.

Or, les enseignemens publics d'accouchemens, établis dans les départemens, sont soustraits aux sages et salutaires examens que la loi a exigés des professeurs. Ces sortes d'enseignemens publics, d'une partie de médecine, sont isolés, détachés dangereusement du centre commun.

C'est à l'administration de l'instruction publique, chargée de l'exécution de ses lois et qui en connaît l'esprit, à veiller à ce que tout l'Empire jouisse de la pureté d'une instruction aussi importante ; c'est à sa vigilance à en organiser l'enseignement et à le surveiller.

Une autre sorte d'administration, doit demander ce qui lui manque en ce genre, parce qu'en voulant faire un bien qui n'est pas dans ses attributions, elle peut produire des effets contraires à ses intentions pures. Le tissu de l'instruction publique est tellement organisé, que si son administration laisse échapper une maille, des effets funestes peuvent s'ensuivre. L'histoire peut en donner la preuve.

Mais comment organiser un enseignement théorique et pratique des accouchemens, et de la médecine des femmes et des enfans nouveaux nés ?

Ça toujours été une grande difficulté : delà toutes les erreurs ; je pense que d'après ce que je vais proposer, et ce qu'il sera facile de

perfectionner, la difficulté sera vaincue, et un bien immense sera opéré.

Il faut que du centre du corps enseignant, comme d'un foyer, sorte par chaque département une lumière qui, devenant elle-même un autre foyer, sera propre à l'éclairer dans toute son étendue.

L'enseignement central commun porterait donc dans les départemens des foyers, dont les rayons s'étendant dans tout l'Empire, y porteraient la clarté, l'uniformité et la vie.

Le but de cette école centrale et normale, n'est pas de créer une foule de jeunes accoucheurs, mais de former des Professeurs savans très-versés dans la profondeur de la médecine spéciale des femmes et des accouchemens, et surtout de les diriger à l'art d'enseigner et les femmes de campagne, et celles à qui l'on pourrait porter toutes les connaissances de la théorie et de la pratique. Ce serait donc une école de Professeurs formés à enseigner par une Faculté enseignante.

Cette école peut être élevée presque sans frais: que la volonté puissante l'ordonne, la lumière sera créée.

Lorsqu'on construisit le magnifique édifice des Écoles de chirurgie, on y établit douze lits pour des malades que des maîtres en chirurgie opéraient après avoir consulté leurs anciens; c'était un grand moyen d'arriver à cette perfec-

tion, dont la chirurgie française a été le modèle.

Le nombre des lits s'est, dans la suite, porté à vingt-quatre, savoir, seize lits d'hommes, huit de femmes. Cet hospice existe aujourd'hui dans une portion de bâtiment du couvent que la munificence du gouvernement a attaché aux Écoles réunies de médecine et de chirurgie. Le professeur Dubois y donne son enseignement au lit des malades. D'autres cliniques établies en d'autres hospices permettraient peut-être de restreindre au nombre primitif les lits. Cependant, sans rien changer, le local est assez étendu pour y établir deux autres salles.

L'administration des hospices fournit vingt-cinq sous par jour, pour chaque lit occupé dans l'hospice de l'École; la Faculté ajoute le surplus.

Tout ce qui compose un hospice, tout ce qui est propre à l'instruction la plus complète, la plus approfondie de la médecine des femmes, des accouchemens, est là réuni. Économes, infirmiers, infirmières, gardes, domestiques; d'un autre côté, professeurs, prosecteurs, cabinets de l'École, local dans le ci-devant couvent pour les malades, logement s'il le fallait pour les élèves; là tout peut être réuni pour l'instruction de la médecine spéciale, théorique et pratique des femmes et des enfans.

Trente ou tout au plus quarante jeunes méde-

cins seraient envoyés, un de chaque département, pour être admis à cette école normale ; un plus grand nombre ferait confusion et empêcherait de surveiller parfaitement l'instruction individuelle. Le choix tomberait sur des hommes aussi propres à perfectionner leur instruction qu'à la communiquer ; de sorte que l'école n'aurait qu'à applaudir à un choix départemental, qu'elle confirmerait pour l'admission.

Trente femmes d'une éducation distinguée seraient reçues pour être formées à cette école, et l'organisation se ferait de sorte qu'il n'y aurait point de communication entre les deux sexes.

Les deux professeurs, secondés de deux ou trois prosecteurs et de deux à trois sages-femmes, seraient totalement consacrés à une instruction très-étendue et presque continue, tantôt dans l'amphithéâtre particulier, tantôt au lit des malades, tantôt près des femmes accouchantes, tantôt dans la salle des consultations, tantôt près des enfans : enfin tous les genres d'enseignement de cette médecine des femmes, des enfans, marcheraient presque simultanément quoique enseignés chacun particulièrement. Cette instruction orale et vivante, quoique variée, ne produirait aucune confusion, en raison d'une bonne division établie dans toutes les parties de l'enseignement théorique démontré par la pratique.

Les professeurs de ces théories et cliniques très-étendues, parlant et opérant en présence

des médecins déjà très-instruits, ne donneraient rien de vague, et prépareraient avec soin toutes les parties de leur enseignement.

Dans cette école normale, on enseignerait l'art de bien nourrir la première enfance, soit conjointement avec le sein, soit au biberon seulement, et j'ose me flatter de quelques succès nouveaux, encore trop peu connus; l'art de bien nourrir est l'art véritable d'augmenter la population, et cet art n'est point encore appliqué aux enfans; cet art rendu facile en tous lieux et pour chaque individu, reporté dans les campagnes, conserverait un nombre considérable d'enfans qui périssent (1).

(1) L'art de nourrir convenablement les petits enfans, est l'art véritable de les conserver en très-grand nombre; et j'ose me flatter de succès nouveaux en ce genre. Mes moyens sont simples, ils sont fondés sur des principes de nutrition, et sur des bases données par l'observation et par l'expérience.

Je vais publier cet art de nourrir les enfans, soit avec le sein des nourrices, soit au biberon seulement. Marchant toujours avec l'expérience et avec des principes qui en sont la conséquence, je prouverai qu'il n'est aucun lieu, aucune campagne, aucune femme, tant pauvre soit-elle, qui ne puisse donner à un enfant, même nouveau né, une nourriture convenable; et je donne l'art d'en préparer de plusieurs sortes: c'est ce que j'appelle l'*art de cuisine pour les enfans.*

En 1785, je présentai le 27 de septembre au Conseil

Deux jours par semaine seraient désignés pour recevoir les femmes qui viendraient consulter. Les mères ameneraient des enfans malades de tout âge, de tout sexe. On indiquerait un jour de consultation pour les enfans, un autre pour les maladies des femmes. On verrait des enfans malades à toutes les époques de leur croissance. On jugerait combien il importe qu'une bonne nutrition la précède et l'accompagne; combien, par conséquent, les connaissances de ce genre importent à la population (*).

---

de la Faculté des enfans très-vivaces, élevés au seul biberon, par des nourritures préparées selon les principes de la nutrition établis en ma médecine maternelle, et que je vais mieux développer encore. Il devait être fait des expériences dans le sein de la Faculté d'après un arrêté pris dans une assemblée de l'École. Mais d'autres objets ont empêché cet important établissement.

Je vais développer les principes et moyens de nutrition des enfans, ainsi que l'art de favoriser leur accroissement, dans un petit manuel que je vais incessamment mettre sous presse, dans lequel je veux rendre intelligibles et usuels à toutes les femmes les principes de la science. Ce sera le *Catéchisme des Mères et des Nourrices*.

Je suis persuadé que c'est d'après une nutrition mal entendue que l'on a vu dégénérer une illustre race. Des soins ne suffisent pas; ils peuvent être souvent non seulement inutiles, mais encore nuisibles. La nutrition et l'éducation agreste d'Henri IV nous fournissent un illustre exemple.

(*) J'ai publié dans l'année 1803 un ouvrage intitulé: *Médecine Maternelle*; mais j'y ai traité de si petits ob-

On inviterait les femmes à venir consulter pendant leur grossesse, et un certain nombre se rendraient à certains jours, pour faire reconnaître aux élèves les progrès de la gestation.

---

jets, les petits enfans, qu'il n'a pas attiré l'attention des examinateurs des prix décennaux. Je crois, par les principes que j'y ai développés, avoir changé le calcul de mortalité des enfans. C'est aux mères qu'il le faut demander; c'est celles qui avaient perdu leurs enfans, et qui ont conservé ceux élevés par mes soins, qu'on peut interroger. On peut encore demander à celles qui avaient des enfans quand elles m'ont appelé, si ceux élevés depuis par mes soins, ne sont pas plus robustes, plus vivans et très-intelligens.

Aux époques de la croissance des enfans, et surtout à celles du développement du cerveau, si une bonne nutrition a précédé, alors des soins faciles dirigés vers le cerveau aident son développement, et facilitent la croissance, enfin, remédient à des accidens qui, dans ces cas, ont été souvent funestes.

Le cerveau peut, en quelque sorte, être comparé à un instrument qui, tenu bien nettoyé, exempt des plus invisibles impuretés, et mis en un lieu convenable, donne des sons plus beaux, plus harmonieux, et conserve mieux son accord. Si un habile maître le touche, il s'améliore et il perfectionne ses qualités sonores.

Enfin, la formation, la nutrition, l'accroissement des enfans et petits et grands ont été les sujets de mes observations, expériences et réflexions, et tout petits que peuvent paraître ces objets, j'ose appeler sur eux l'attention des savans et des grands hommes, leur livrant à perfectionner ce que j'ai désiré commencer.

On démontrerait comment, pendant la grossesse, par des soins hygiéniques bien entendus, la race humaine peut être améliorée (1), et

(1) Je ne me fais point illusion en assurant, d'après de nombreuses observations et expériences, qu'il existe des moyens d'améliorer l'espèce humaine, c'est-à-dire d'obtenir des enfans bien faits, pleins de vigueur et même très-intelligens.

Si le cerveau est l'organe qui fournit aux sens leur énergie, par conséquent leur moyen de sentir, leurs sensations, et aussi la mémoire des sensations, qui elle-même est sensation; si le cerveau, et les nerfs qui en dérivent, produisent l'harmonie des mémoires (ce qui fait l'intelligence); si c'est enfin le cerveau qui favorise cette intelligence, on ne peut pas se refuser à croire qu'il existe des moyens de favoriser le développement et du cerveau et des sens, par conséquent de l'intelligence.

Je n'ai pas ici la ridicule croyance que l'esprit des pères et mères se transmet aux germes; mais je pense qu'il est des circonstances, et qu'on peut les faire naître propres au développement très-énergique de ce germe.

Le germe est une extrémité nerveuse, c'est ce que j'ai découvert et ce que je peux démontrer. Ce germe ayant reçu, par l'imprégnation, le double mouvement d'absorption, d'exhalation (ce qui constitue la vie), devient d'abord un cerveau: aussi c'est le cerveau qui est la première chose qui s'aperçoit dans l'embryon; or, ce germe peut recevoir ce double mouvement d'absorption, d'exhalation (la vie) plus ou moins énergique.

On a fait sur les animaux, on a fait sur les végétaux des essais heureux, qui prouvent par analogie qu'on peut perfectionner les races, et même leur intelligence.

même comment par la prévoyance on peut toujours assurer un heureux accouchement, et à sa suite le plus prompt rétablissement.

Dans l'art vétérinaire, si l'on prépare l'imprégnation, on obtient des animaux plus vifs.

Dans l'art de la chasse, on a étudié celui de perfectionner les races des chiens et leur intelligence.

Dans le règne végétal, lorsque le pollen des étamines a été développé par un temps chaud et très-lumineux, ce pollen porté en abondance et même en excès sur les pistils, féconde mieux les graines, dont les germes alors donnent des végétaux d'un plus beau port, d'un plus bel extérieur.

Si les enfans de l'Amour sont en général beaux, intelligens, ne peut-on pas, en étudiant la nature, en découvrir la cause, et rendre ces connaissances utiles au développement et à la perfection de notre espèce?

Mais lorsque le germe a reçu la vie, n'y a-t-il pas encore des moyens de l'améliorer pendant son développement dans le sein de la mère, pendant la gestation? Oui sans doute, et l'analogie ainsi que l'expérience conduisent encore ici. Est-ce que pendant la gestation les soins donnés aux animaux ne procurent pas des petits plus beaux, plus vivaces? Est-ce que les soins donnés aux arbres pendant l'accroissement de leurs fruits, ne rendent pas ces fruits plus gros, plus muqueux, plus savoureux.

Comment se refuser à croire qu'on peut, pendant la grossesse, améliorer l'espèce humaine au sein des mères, quand on sait qu'une femme attaquée d'un vice (dartreux par exemple), du reste paraissant assez bien portante, met au monde un enfant qui, en raison du vice de sa mère, périt peu après sa naissance, ou à sa dentition? ou qui toute sa vie, s'il échappe à la mort, traîne

Aux consultations se rendraient une foule de femmes dans le retour de l'âge, ce qui présenterait aux élèves une foule de maladies chroniques dont elles sont accablées. On leur enseignerait l'art de modifier, de changer leur économie pour y remédier.

C'est ainsi que tout ce qui a rapport à la médecine des femmes, dans toutes les époques de leur vie, serait enseigné et démontré. C'est ainsi qu'on parviendrait 1° à l'amélioration de la race humaine, 2° à sa nutrition parfaite, 3° à un accroissement bien développé des enfans.

Les élèves professeurs subiraient, avant de retourner dans leurs départemens, un examen public. Ils recevraient un diplôme de professeur d'accouchemens, ils auraient seuls le droit de les enseigner publiquement.

Eux seuls, conjointement avec une sage-femme de première classe, formeraient par leurs leçons dans les hospices, les sages-femmes des départemens, tant celles de second que de premier ordre.

---

une existence pleine d'infirmités? J'en ai vu venir au monde avec une suppuration au foie. Mais si la femme a été soignée, médicamentée habilement pendant sa grossesse, elle met au monde un enfant sain, exempt, plus spécialement que sa mère, du vice dartreux, ou syphilitique ou autre; tandis que sa mère peut n'en être pas absolument guérie : tant la nature veille à la conservation des espèces, à leur reproduction et à l'intégrité de leurs facultés.

Si l'on a créé des inspecteurs de belles-lettres, il serait bien plus essentiel de créer des inspecteurs d'un pareil enseignement, et d'études aussi essentielles à la population.

Tel est le très-faible aperçu d'un enseignement dont la faculté perfectionnera et développera le mode, s'il est ordonné.

Les villes et les campagnes alors, n'auront rien à envier de ce que la capitale renferme en médecine de connaissances utiles à la conservation des femmes et des enfans.

Les sages-femmes des campagnes auront quelque instruction, et surtout la plus essentielle.

Les accoucheurs ne se laisseront pas vaincre par les femmes, en connaissances et en progrès dans la science médicale.

Un grand nombre d'enfans qui périssent à la naissance, arriveront au monde avec une grande somme de vie.

Les curés dans les campagnes, propageraient, expliqueraient (au prône même) ces instructions.

L'état de sage-femme sera honorable et honoré, ce sera un état qui éloignera les femmes des idées de frivolité et les portera vers celles d'utilité.

D'après ce qu'elles ont fait dans les lettres, les arts et les sciences, il n'est pas à douter que plusieurs n'arrivent à une grande célébrité.

Quant l'enseignement de l'art de guérir est porté pour les hommes au plus haut degré de perfection, la nation française, la plus aimable,

la plus attentive à plaire aux femmes, pourroit-elle leur refuser les secours qu'elles réclament pour elles, pour les enfans? Laisserons-nous une ignorance barbare et sauvage, ravager les campagnes qui nous nourrissent?

Que n'ai-je cette touchante éloquence propre à plaider cette belle cause de l'humanité, et à instruire les cœurs à la pitié pour les femmes et les enfans!

J'espère cependant que je n'aurai point fait inutilement ce faible écrit que m'a demandé le zèle des sages-femmes pour leur instruction, et pour lequel j'ai interrompu la publication que je vais reprendre, de mes autres ouvrages.

Napoléon Ier a conquis, par des exploits surnaturels, le surnom de TRÈS - GRAND ; il y veut joindre celui de *Père du peuple,* dont son auguste épouse deviendra la mère ; c'est ce qu'indique sa création de la *Société Maternelle.* La main du temps ne développera jamais les innombrables pensées et créations de cet étonnant génie. D'un mot il peut créer l'instruction bienfaisante si long-temps désirée ; Napoléon n'a qu'à dire qu'elle soit, elle sera faite; et tous les bienfaits qu'elle peut opérer se répandront dans les campagnes, dans les villes, dans les capitales de son vaste Empire.

FIN.